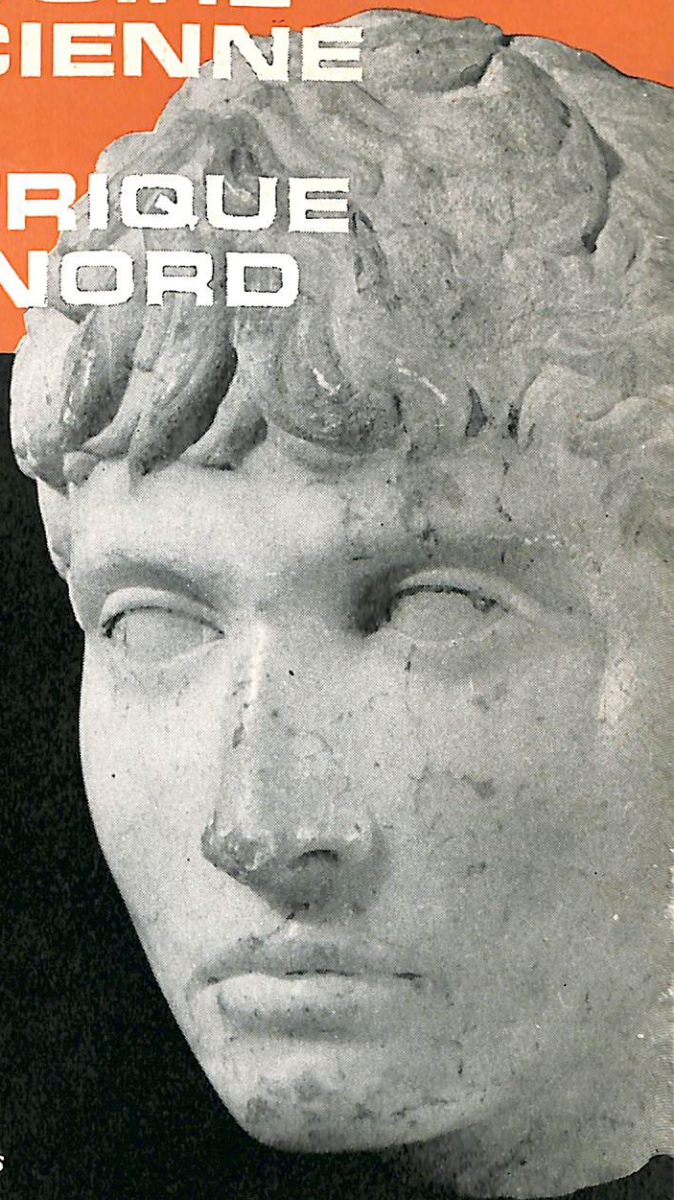


Albert Ayache

**HISTOIRE
ANCIENNE
DE
L'AFRIQUE
DU NORD**



éditions sociales

Albert AYACHE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE MAROC. Préface de Jean Dresch, professeur à la
Sorbonne (1956).

AUX ÉDITIONS DELAGRAVE

GÉOGRAPHIE DU MAROC, avec F. Joly, J. Fardel,
L. Suech (1949) - épuisé.

HISTOIRE ANCIENNE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ÉDITIONS SOCIALES

168, rue du Temple, PARIS (3^e)

Service de vente : 24, rue Racine, PARIS (6^e)

PRÉFACE

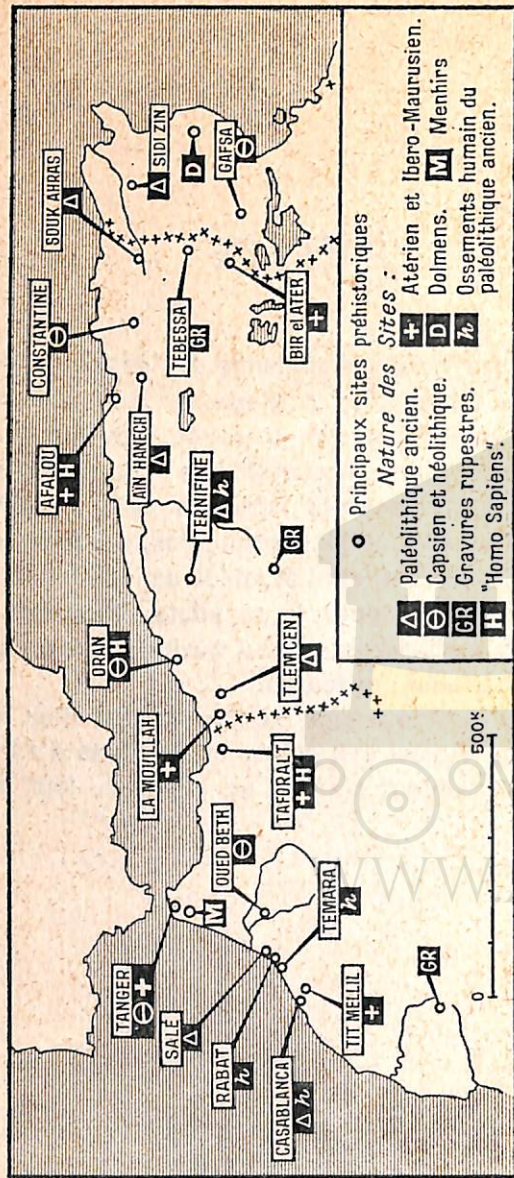
Ce travail sur l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord s'efforce de rassembler et d'exposer les conclusions d'ouvrages et d'études qui, jusque-là, n'avaient touché qu'un cercle restreint d'universitaires et de spécialistes.

Naturellement, c'est aux Africains qu'il s'intéresse avant tout. Les dominations étrangères, sur le territoire où elles s'établissent, sont étudiées dans la façon dont elles s'exercent et pour leurs effets. Peut-être ces perspectives apporteront-elles à quelques-unes de ces pages une certaine nouveauté.

Puisse ce petit ouvrage mériter l'intérêt d'un large public et aussi celui des élèves et étudiants d'Afrique du Nord qui veulent s'initier au passé de leur pays.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous les pays.

© 1964, Éditions Sociales, Paris.



Carte 1.

PRINCIPAUX SITES PRÉHISTORIQUES

LA PRÉHISTOIRE EN AFRIQUE DU NORD

PENDANT des centaines et des centaines de milliers d'années, l'Afrique du Nord fut habitée par des hommes dont nous ne connaissons pas l'histoire. Les traces qu'ils laissèrent : des outils de pierre et quelques ossements, permettent de saisir les progrès très lents, très difficiles qui les conduisirent, comme partout dans le monde, de la vie sauvage à la civilisation.

Son originalité. Des recherches furent effectuées dans les dunes du littoral, sur les terrasses des principaux fleuves, près des sources, dans les carrières et dans les grottes. En certains endroits, de nombreux objets en pierre furent trouvés. Les particularités qu'ils présentent ont permis de les classer en une série d' « industries ». Les savants se sont efforcés, sans toujours y parvenir, d'en déterminer les origines, la parenté et la succession dans le temps. Ils sont répartis entre deux grandes périodes ou « âges » : le paléolithique ou « âge de la pierre ancienne » et le néolithique ou « âge de la pierre nouvelle ».

Les savants sont d'accord pour dire que les « industries » préhistoriques marocaines, algériennes et tunisiennes sont étroitement apparentées. Le rapprochement avec les vestiges d'Espagne et de France est plus difficile. Mais, à mesure que la préhistoire du monde se précise, il apparaît que les industries de la pierre et les hommes préhistoriques ont évolué à peu près de la même façon en Afrique, en Asie et en Europe, avec cependant des rythmes différents et l'apparition de certaines originalités régionales.

Si l'Afrique apparaît de plus en plus comme le très lointain berceau de l'humanité et de ses premiers progrès, l'Europe occidentale se présente comme un foyer artistique remarquable à l'âge des cavernes. Et c'est du Proche-Orient, plus particulièrement de la Mésopotamie et de l'Égypte, qu'à partir du IV^e millénaire se répandirent, sur les pays riverains de la Méditerranée et plus loin encore, la civilisation néolithique, puis celle des métaux et de l'écriture, sur quoi finit la préhistoire.

**Le paléolithique ancien :
les premiers hommes
et leurs outils.**

chaud et humide et une végétation de forêts denses et de savanes. De grands animaux : éléphants, rhinocéros, hippopotames, buffles, zèbres, girafes et gazelles, les parcouraient. Des hommes d'aspect animal erraient dans cette nature hostile. Ils se nourrissaient de plantes, de racines, de gibier et, sur le littoral, de poisson et de coquillages. Pour se défendre et trouver leur nourriture,

L'Afrique du Nord, comme bien d'autres régions de la terre, avait alors un climat

ils se servirent de bâtons et de pierres. Ils firent plus. Graduellement, et c'est en quoi ils se différencièrent de l'animal, ils apprirent à utiliser leurs mains pour travailler la pierre, s'habituant à la position verticale, développant leur réflexion.

Ils cassèrent des galets. Puis ils taillèrent des rognons de silex en les battant sur d'autres pierres qui servaient d'enclume, ou en les frappant avec d'autres pierres. Ils obtinrent ainsi des « bifaces », qu'on appelle aussi « coups de poing », présentant une pointe et des arêtes tranchantes, de petites haches ou « hachereaux » et une multitude d'éclats. C'étaient des outils bien plus que des armes et ils leur permettaient non pas de se battre contre les grands animaux, car ils étaient trop faibles pour cela, mais de couper et de tailler des branches. Ils fabriquaient des massues, des épieux, des bâtons de jet. Avec les branches, ils aménageaient aussi des pièges parce qu'il leur fallait ruser. Ils étaient donc des « piègeurs » autant que des chasseurs. Ces lointains ancêtres de l'homme découvrirent ensuite le feu. Ce furent là des progrès importants, mais combien lents et limités.

Des galets travaillés, qui sont parmi les plus anciens outils du monde (certains savants ont estimé qu'ils avaient peut-être près de deux millions d'années), ont été trouvés à Aïn Hanech, près de Constantine, et sur le plateau de Salé. Coups de poing, éclats, hachereaux sont bien moins anciens ; ils sont particulièrement abondants en Algérie, près de Souk Ahras et Tlemcen, et au Maroc sur le littoral atlantique entre Rabat et Mazagan. A Casablanca, la carrière de Sidi Abderrahmane et

d'autres carrières avoisinantes comptent parmi les sites préhistoriques les plus remarquables d'Afrique du Nord.

Des fragments de mâchoires mis à jour à Ternifine (près de Tiaret), à Casablanca, Rabat et Temara appartiendraient aux espèces d'hommes qui fabriquèrent ces outils. L'âge de ces ossements varierait de 500.000 à 150.000 années.

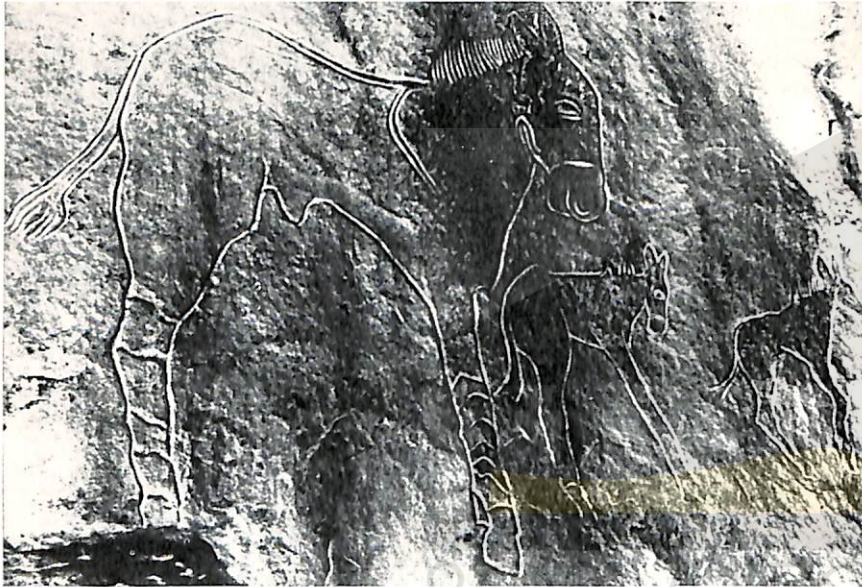
Le milieu et la fin
du paléolithique : Atériens
et Ibéro-Maurusiens.

Des pierres taillées découvertes à El Guettar en Tunisie, à Bir el Ater en Algérie, à Rabat et à Casablanca, près des lacs du Moyen Atlas au Maroc, témoignent d'une plus grande habileté. Le gisement de Tit Mellil, au sud-est de Casablanca, offre par exemple une grande variété d'instruments tirés de noyaux de silex et d'éclats aux arêtes finement retouchées, grandes pointes obliques, tranchets, racloirs, perceurs, pointes triangulaires avec un pédoncule d'emmanchement. Ces dernières pièces, peut-être des pointes de lance, sont caractéristiques de cette industrie. Elles ne se rencontrent qu'en Afrique du Nord. Elles sont appelées « atériennes », du nom de Bir el Ater. L'invention de ce pédoncule constitue un progrès d'importance. Elle témoigne de l'imagination et des facultés intellectuelles des inventeurs. La pointe, fixée à un bâton, par exemple, devient une arme redoutable et accroît la puissance de celui qui l'utilise.

Brusquement, cette industrie atérienne disparaît. Le climat s'est modifié, il est devenu plus sec. La végé-



L'Homme de Rabat. La mâchoire inférieure, vue en dessus, avec 3 incisives, 2 canines, 4 prémolaires, 2 molaires et les racines de 2 autres molaires. (P. H. VALLOIS : *Bul. d'arch. maroc.*, t. III, p. 91, Pl. III.)



L'ANE ET LES DEUX ANONS, Djebel Amour, près d'Aflour.
(R. VAUFREY : Préhistoire de l'Afrique. Tome I : « Magreb »,
Éd. Masson, 1955, pl. 47.)

tation a changé. Des plantes adaptées à la sécheresse : genévriers, pins d'Alep et chênes verts, formèrent une sorte de forêt méditerranéenne que hantèrent, outre des éléphants et des rhinocéros, des ours, des cerfs et des sangliers venus au cours de la période précédente. L'hippopotame s'en alla vers le Sud, plus humide. Des hommes nouveaux apparurent, peut-être vers l'an — 12000, qui, par leurs caractères physiques et leurs aptitudes intellectuelles, annoncent l'homme moderne, l'homo sapiens, l'homme doué de raison. Ils sont assez bien connus grâce à des crânes et des squelettes trouvés en Algérie à Afalou bou Rhummel, sur le littoral du golfe de Bougie. Ils étaient grands, vigoureux, et leur crâne avait la forme et les dimensions des crânes actuels. Ils durent exterminer leurs prédécesseurs et conquérir la zone tellienne depuis le cap Bon jusqu'à Casablanca. Leur industrie est appelée « ibéro-maurusienne », bien qu'ils ne soient jamais passés en Espagne.

Tandis que les Ibéro-Maurusiens se répandaient ainsi, d'autres hommes, plus petits, mieux doués, venus peut-être des rivages orientaux de la Méditerranée, s'installaient dans le Sud tunisien et le Constantinois. Comme Gafsa était le centre de leur établissement, on les désigne sous le nom de « Capsiens ».

L'outillage des uns et des autres est plus varié. Il comprend de petites pièces, ce qui permet de les transporter facilement et en plus grande quantité. L'os est largement utilisé. Les lames, raclours, segments, trapèzes, triangles en beau silex ; les poinçons, aiguilles et pointes en os sont fournis par les stations de Bouskoura, près de Casablanca, de Taforalt au nord-est

d'Oujda, de la Mouillah à la frontière algéro-marocaine.

La vie semble moins difficile. L'homme de cette période savait cuire les aliments : d'épaisses couches de cendre dans les gisements en sont la preuve. Il utilisait l'œuf d'autruche comme récipient, chassait le cerf, la gazelle, le zèbre, et consommait de grandes quantités d'escargots. Il avait des préoccupations artistiques et religieuses, car il faisait des dessins et ensevelissait ses morts.

**Le néolithique :
l'homme agriculteur,
éleveur, artiste.**

Les traces du néolithique sont assez nombreuses en Afrique du Nord. La grotte des ours à Constantine,

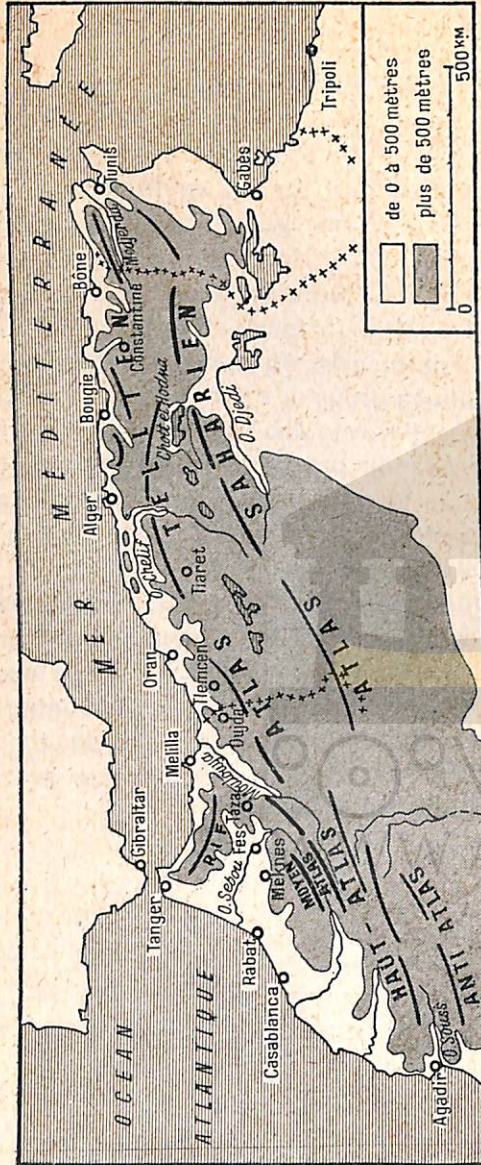
celle des troglodytes à Oran comptent parmi les stations les plus importantes. Au Maroc, un village préhistorique fortifié fut identifié. Situé sur un escarpement rocheux, il domine la vallée de l'oued Beth. Les trouvailles faites « comprennent des haches polies, des outils, des pilons, des meules et des fragments de poterie... Ce sont là vestiges d'hommes fixés au sol et qui ont su réaliser des progrès décisifs : polir leurs outils et leurs armes par frottement de façon à leur donner une forme précise ; cultiver le blé et l'orge ; broyer le grain ; domestiquer le mouton, la chèvre, le bœuf et l'âne, et disposer ainsi de ressources alimentaires indépendantes des hasards de la cueillette et de la chasse ; enfin construire des villages fortifiés. » (A. Ruhlmann.)

C'est aux hommes du néolithique qu'il faut sans doute attribuer les nombreuses gravures rupestres, c'est-à-dire faites sur des rochers, découvertes dans les régions

présahariennes et les monuments mégalithiques, c'est-à-dire construits en grande pierre comme les tables de pierre, ou « dolmens », de Tunisie orientale et les pierres dressées, ou « menhirs », au sud de Tanger.

Quels furent les artisans de cette ascension décisive vers la civilisation ? Sans doute faut-il compter parmi eux les « Capsiens ». Partis de la région de Gafsa, ils ont recouvert la Tunisie, l'Algérie et le Maroc après avoir refoulé dans les montagnes ou chassé les Ibéro-Maurusiens dont quelques groupes ont peuplé les îles Canaries. Il y eut aussi l'arrivée des paysans et bergers porteurs de la civilisation proche-orientale et, peut-être, plus tard, celle de navigateurs qui auraient propagé la religion de la foudre et du feu avec la construction des dolmens et des menhirs.

Au cours du II^e millénaire, des outils de bronze sont connus au Maroc, comme en témoignent les poignards gravés sur des rochers du Haut Atlas. Invention locale ? Apport espagnol ou saharien ? A la même époque, des chevaux et des chars étaient introduits du Sahara, centre d'une brillante civilisation néolithique et avec qui le Maghreb était en étroites relations.



Carte 2.
RELIEF DE L'AFRIQUE DU NORD

II

LE PAYS ET LES HOMMES : LES BERBÈRES

Le Maghreb, L'Afrique du Nord est appelée Maghreb, « le Couchant », en arabe. Des historiens la désignent aussi sous le nom de Berbérie parce que les Berbères constituent le fonds de son peuplement.

C'est un ensemble de montagnes, les Atlas, et de plateaux, coupés de plaines côtières et intérieures. Le pays est rude, cloisonné, d'accès malaisé. Il est ensoleillé et chaud ; mais trop souvent soufflent les vents brûlants du désert. Les quantités de pluies tombées sont suffisantes sur la zone littorale et dans les montagnes. Mais elles sont irrégulières et mal réparties dans l'année. Elles tombent sous forme d'averses courtes et violentes en automne et au printemps, tandis que l'été est sec. Ces caractéristiques ont toujours contraint les Nord-Africains à porter une grande attention au problème de l'eau. A plus forte raison quand on s'enfonce dans l'intérieur en direction du Sahara. Les pluies deviennent plus rares ; et ainsi la steppe, puis le désert

parcourus par les nomades succèdent aux terres cultivées où vivent les sédentaires.

Toutefois, malgré ses montagnes dressées et enchevêtrées, le Maghreb a toujours été en relation avec l'Égypte et l'Asie occidentale, avec le Sahara et l'Afrique noire et avec les pays du monde méditerranéen.

C'est qu'aux deux extrémités, parce que les plaines et les plateaux qui ouvrent sur la mer sont plus vastes, la pénétration est plus aisée. A l'ouest, l'étroite coupure du détroit de Gibraltar ne gêne pas les communications avec la péninsule ibérique. Elle permet, en outre, aux navigateurs, après escale dans la rade de Tanger, de rattacher le Maroc atlantique à la vie méditerranéenne. Enfin des couloirs à la lisière des hauts plateaux, comme dans les chaînes présahariennes, permettent aux hommes, aux produits et aux civilisations de se répandre de la Méditerranée à l'Atlantique, de la zone littorale au désert.

Les Berbères, mélange de populations variées. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie étaient, à l'aube de l'histoire, habités par des peuples que nous connaissons sous le nom de Berbères et que les Romains appelaient Maures ou Numides. Ils pensaient qu'ils appartenaient à la grande famille des peuples libyens qui recouvrait l'Afrique septentrionale jusqu'aux frontières de l'Égypte des Pharaons. C'est ainsi que des éléments de la civilisation égyptienne ont pénétré de manière diffuse jusque dans les plus lointaines tribus du monde libyen (voir carte 3, p. 24).

Les Berbères parlaient des dialectes apparentés à

l'ancien égyptien et dérivant de la même langue hamitique. C'étaient des hommes blancs au teint bronzé. Certains avaient les yeux clairs et les cheveux blonds. On pense qu'ils sont arrivés d'Arabie et d'Égypte à l'âge de la pierre polie et qu'ils se sont mélangés avec des peuples déjà en place et avec d'autres, venus d'Europe par l'Espagne.

Ils avaient, au temps des Romains, la réputation d'être de solide constitution et de vivre vieux. Ils portaient des tuniques sans ceinture, ornées de bandes rouges, et leur goût de la parure était fort vif.

Strabon (—60, — 20) les connaissait fort bien. Ce Grec d'Asie Mineure était un grand voyageur. Il avait écrit une géographie où il parlait du monde romain de son temps et aussi du Maroc. Les Berbères dont il parle sont donc ses contemporains et ceux de l'empereur Auguste. Voici ce qu'il en dit.

Là habitent les Maurusiens, selon l'appellation grecque ; les Maures, selon l'appellation romaine et indigène ; c'est un peuple libyen, grand et riche, qu'un détroit sépare de l'Espagne...

Bien qu'ils habitent une région si heureuse, les Maurusiens vivent cependant, encore de nos jours, pour la plupart d'une vie nomade. Pourtant ils aiment beaucoup une certaine recherche, ils tressent leurs cheveux, leur barbe, portent des bijoux, se soignent les dents et les ongles. Il est rare de les voir s'aborder dans leurs promenades, pour conserver intacte l'ordonnance de leur chevelure.

Ils combattent la plupart du temps à cheval au javelot, ils se servent d'une bride faite en jonc et montent à cru. Ils portent aussi un coutelas¹...

1. STRABON, XVII, 3, 2 et 7, trad. R. Roget dans Le Maroc chez les auteurs anciens, édit. « Les Belles Lettres », Paris, 1924, pp. 22 et 25.

Leur civilisation est assez mal connue. D'après ce qu'en disent quelques rares écrivains latins et grecs, c'étaient pour la plupart de petits nomades, éleveurs de bœufs, de moutons et de chèvres, qu'il leur fallait défendre contre les fauves, lions ou panthères. Ils assuraient la nourriture de leurs troupeaux en les conduisant de pâturage en pâturage, en hiver dans les plaines, en été dans les montagnes. Les demeures mobiles, sortes de cadres de bois garnis de branches et de roseaux, étaient transportées sur des chariots.

Ceux qui vivaient dans les riches plaines arrosées, comme celle du Moyen Sebou au Maroc, combinaient la culture du blé dur et de l'orge à l'élevage. Ils savaient greffer l'olivier. Mieux fixés au sol, ils habitaient parfois des grottes, parfois des maisons de pierre sèche ou de terre qu'ils groupaient en villages sur des collines abruptes pour se protéger contre les pillards.

Il y avait quelques activités industrielles. Les femmes broyaient le grain, tissaient les vêtements avec la laine des troupeaux, fabriquaient avec de l'argile plats, écuelles, jarres, cruches. Des hommes travaillaient la pierre et le bois, fabriquant et réparant les outils et les instruments.

Cette spécialisation commençante entre pasteurs et cultivateurs, l'ingéniosité d'hommes et de femmes dans la fabrication des objets à l'intérieur du clan améliorèrent la production. Les quantités obtenues étaient parfois supérieures aux besoins. L'excédent était échangé en des lieux déterminés ou marchés contre d'autres produits. Simple troc, car la monnaie n'existait pas.

Les Berbères vivaient groupés en grandes familles.

Comme chez les Hébreux de la Bible, le plus ancien ou patriarche, à la fois juge et prêtre, était le maître incontesté. Plusieurs grandes familles qui croyaient descendre d'un ancêtre commun se groupaient parfois en communautés plus vastes, clans ou tribus.

Chaque tribu ou clan était dirigée par une assemblée formée des chefs de famille et constituait une communauté économique indépendante, pourvoyant à tous les besoins. La propriété de la terre et des troupeaux était sans doute commune. Mais il arrivait que des chefs, exploitant leur autorité, fassent reconnaître comme leur propriété personnelle une partie du troupeau. Pour les terres collectives, c'était plus difficile.

En période troublée, un homme célèbre par sa valeur militaire pouvait rassembler plusieurs tribus sous son autorité et former une sorte de royaume.

Ils adoraient un grand nombre de divinités.

Comme la plupart des peuples de l'Antiquité, les Berbères étaient très religieux. Ils adoraient les sources, les arbres, le bélier roi du troupeau, les astres, les génies des grottes, des sources et de l'air.

Ils croyaient à la magie, c'est-à-dire à la possibilité de créer un objet, un animal, un homme en le dessinant ou plus simplement en prononçant son nom et ainsi de le dominer pour le capturer, le détruire, le châtier ou pour s'en défendre.

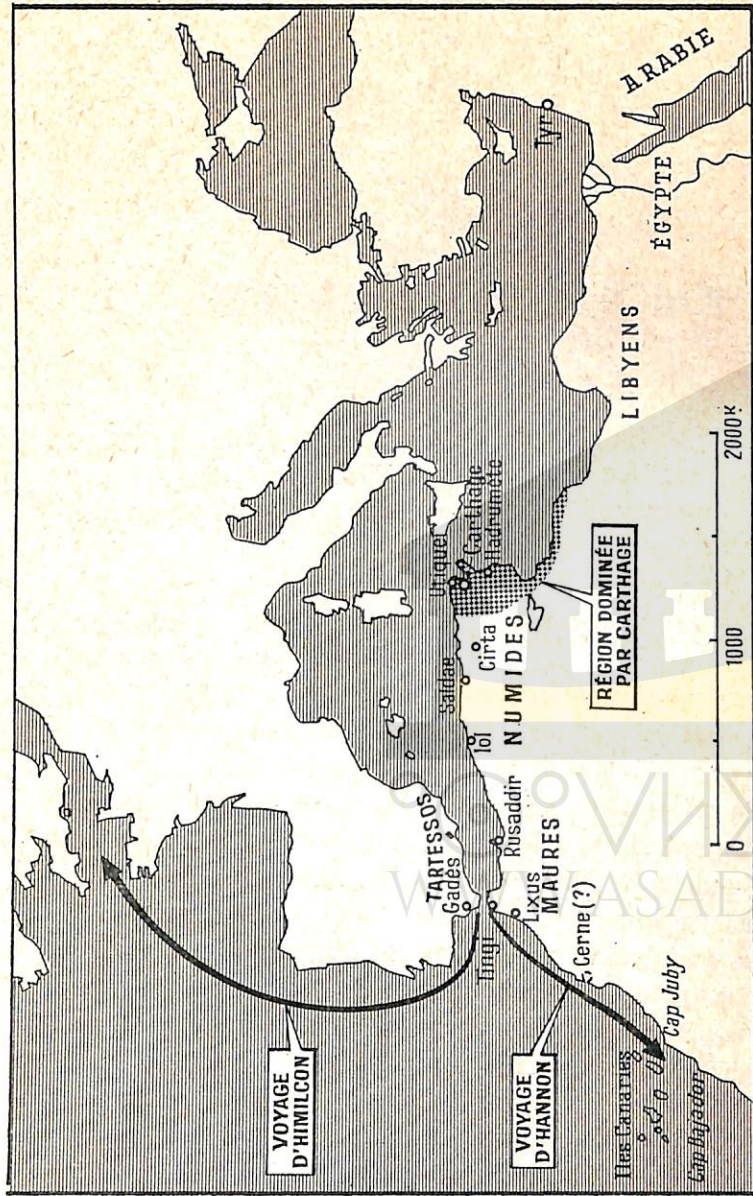
Ils pratiquaient aussi le culte des morts. Les tombes étaient orientées vers le soleil levant. Ils enterraient leurs morts avec des bijoux, des écuelles, des cruches en terre comme s'ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Les grands personnages étaient enterrés dans une sorte de cercueil formé de dalles en pierre et recouvert de terre de façon à former un monticule ou « tumulus ».

III

PHÉNICIENS ET CARTHAGINOIS

PENDANT plus de dix siècles, l'Afrique du Nord reçut les influences civilisatrices de l'Orient qu'apportèrent les marins de Tyr et de Carthage.

La route des métaux précieux. Lancés à la recherche d'un continent prestigieux, la Terre du Couchant, Europe, que les Grecs appelaient Hesperis, les Phéniciens explorèrent la Méditerranée occidentale et arrivèrent dans le sud de la péninsule ibérique. Là se trouvait le royaume de Tartessos, riche en mines de cuivre et d'argent et en paillettes d'or que roulaient les eaux du Guadalquivir. Ses côtes étaient peuplées de marins audacieux qui allaient quérir l'étain en Cornouailles. Les Phéniciens fondèrent le comptoir de Gadès (Cadix), près de l'embouchure du Guadalquivir pour commercer avec ce riche royaume. Dans le même temps, ils naviguèrent vers le Maroc et s'établirent à Lixus (— 1100), à l'embouchure de l'oued Loukkos en face de l'actuelle Larache où, sans doute par des routes mystérieuses, arrivait l'or du Soudan. Pour dominer le bassin



Carte 3.
LE MONDE BERBÈRE ET LES COMPTOIRS PHÉNICIENS

occidental de la Méditerranée et assurer leur route de cabotage, ils s'établirent en Sicile, à Malte, en Sardaigne, et aux Baléares. Ils créèrent aussi sur les côtes d'Afrique du Nord les comptoirs d'Utique, Hadrumète (Sousse), Carthage (vers — 814), et plus tard Rusaddir (Mélilla) et Tingi (Tanger).

Carthage, Bien située au centre puissance méditerranéenne de la Méditerranée, et nord-africaine (V^e siècle). Carthage grandit et s'enrichit. Elle prit la place de Tyr, sa fondatrice, lorsque celle-ci devint au VI^e siècle la vassale des Assyriens et des Perses avant d'être prise d'assaut et détruite par Alexandre le Grand (— 332). En plaçant sous sa domination tous les comptoirs phéniciens du bassin occidental, elle constitua un solide empire maritime. Dans le même temps, contrairement aux usages des Phéniciens, elle s'enfonçait dans l'intérieur des terres et donnait à sa puissance une solide base territoriale par l'occupation du nord et du centre de la Tunisie actuelle. Là furent créés de vastes domaines, cultivés en blé, vigne, oliviers suivant des techniques perfectionnées pour l'époque et qui se trouvent exposées par le carthaginois Magon dans un traité d'agronomie qui fit autorité chez les Romains. Les Berbères furent assujettis, payèrent l'impôt, travaillèrent sur les grands domaines, fournirent des soldats, des rameurs, de la main-d'œuvre. Mais le temps, la séparation d'avec Tyr et les mariages entre Phéniciens et Berbères accentuèrent le caractère nord-africain de l'État carthaginois.

La plus grande ville d'Occident (III^e siècle). Bâtie à l'extrémité d'une presque île entre des marécages et le lac de Tunis, Carthage était protégée par un triple mur du côté de la terre. Elle entretenait pour sa défense des milliers de mercenaires, des troupes d'éléphants et une nombreuse flotte de navires de guerre à trois et cinq rangs de rameurs. Un double port de commerce et de guerre était creusé dans les lagunes au pied de la colline de Byrsa.

Une aristocratie de riches marchands, d'armateurs et de grands propriétaires fonciers gouvernait la ville. Elle formait le Sénat, fournissait les deux magistrats, ou suffètes, qui étaient des sortes de consuls, les prêtres des grandes divinités comme Tanit, déesse de la fécondité, Baal, le dieu suprême, et le géant Melquart que les Grecs assimilaient à Hercule.

Les riches marchands aimaient le luxe, habitaient de belles demeures dans le faubourg de Mégara. Mais ils redoutaient la misère des ruraux, l'indocilité des mercenaires et la turbulence de la plèbe formée des dockers, ouvriers et marins qui s'entassaient dans les quartiers du port. Ils redoutaient aussi l'ambition de grandes familles comme les Magonides, qui furent les artisans de la puissance carthaginoise au V^e siècle, et les Barcides, qui, au II^e siècle, devaient, avec Hamilcar et Hannibal, animer la lutte contre les Romains.

Le commerce des métaux rares demeurait toutefois une de leurs grandes préoccupations. Ils organisèrent deux expéditions pour reconnaître la route de l'étain et celle de l'or. L'une, commandée par Himilcon, alla

dans l'Atlantique Nord ; la seconde, dirigée par Hannon, longea les côtes marocaines de l'Atlantique (— 450).

Le récit du périple ou voyage d'Hannon, acte de naissance de l'histoire du Maroc. Ce voyage de découverte fut un grand exploit et dut avoir un profond retentissement dans le monde ancien.

Le récit qu'en avait fait Hannon à son retour fut gravé sur des plaques de bronze suspendues dans le grand temple du dieu Baal. C'est la traduction grecque de ce récit qui nous est parvenue.

Hannon était parti de Carthage avec 60 vaisseaux à 50 rames transportant 30.000 personnes, matelots, colons, femmes et hommes. Aidés de marins de Gadès et de Lixus, il fonda des comptoirs sur la côte atlantique du Maroc, y installa des colons, arriva au cap Soloeis (cap Cantin ?), où il éleva un temple au dieu phénicien de la mer. L'expédition continua vers le sud. Des marchands furent, nous dit-on, débarqués dans une île, Cerné, où aurait abouti la route de l'or du Soudan. Hannon et ses compagnons auraient alors poussé jusqu'au fond du golfe de Guinée.

Les historiens ont étudié et continuent d'étudier avec beaucoup de soin ce récit. Ils pensent qu'il contient beaucoup de vrai. Ils pensent aussi que l'amiral carthaginois a embrouillé et inventé pour tromper les marins étrangers et étonner ses contemporains et qu'il n'a sans doute pas dépassé au sud les caps Juby et Bojador. L'îlot de Cerné pourrait être l'îlot de Mogador où furent découverts des vestiges puniques et romains.

Le Grec Hérodote (— 480, — 425) a décrit le commerce

de l'or avec les « peuplades » des rivages de l'Atlantique. C'était un commerce muet. Les Carthaginois, le détroit de Gibraltar franchi, arrivaient, débarquaient leurs marchandises sur le rivage, remontaient à bord, puis allumaient de grands feux pour faire connaître leur arrivée. Les « indigènes » arrivaient alors, ne touchaient à rien, plaçaient une certaine quantité d'or et s'écartaient. Les Carthaginois ne prenaient l'or que lorsque les Berbères en avaient mis une quantité qui leur semblait couvrir le prix de la marchandise. Et Hérodote de conclure : « Ni les uns ni les autres ne sont malhonnêtes. »

L'Afrique du Nord, terre interdite aux Grecs.

Les navigateurs phéniciens et carthaginois n'entendaient pas partager avec d'autres le bénéfice de leurs audacieuses explorations. Ils redoutaient surtout ces rivaux entreprenants et rusés qu'étaient les Grecs. Pour effrayer leurs concurrents, les Phéniciens répandaient dans les ports d'étranges récits dont les traces se retrouvent dans le poème d'Homère, l'Odyssée, qui raconte les aventures d'Ulysse. Ils n'hésitaient pas non plus à envoyer par le fond tout navire qui osait approcher leurs comptoirs.

Aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C., le danger se précisa. Les Grecs fondèrent des colonies en Italie du Sud, Syracuse en Sicile, Marseille sur les côtes de la Gaule. En — 535, les Carthaginois vainquirent les Marseillais à qui ils enlevèrent la Corse. Ils eurent ensuite à contenir les ambitions des Syracusains, qui furent, eux aussi, battus.

Des terres de légendes.

Écartés des rivages nord-africains et du détroit de Gibraltar, les Grecs les enveloppèrent d'une voile de légendes. Le Maroc devint le théâtre des exploits de certains de leurs dieux et de leurs héros.

Ils disaient qu'Atlas, fils de Zeus et roi de ces contrées, avait été changé en montagne par un dieu mécontent à qui il avait refusé l'hospitalité. C'est au Maroc qu'Héraclès aurait accompli quelques-uns de ses plus brillants exploits. D'un coup de sa massue, il aurait séparé l'Afrique de l'Europe, creusant le détroit que les anciens appelaient les colonnes d'Hercule. Il aurait étouffé le géant Antée, fils de la Terre. Il aurait cueilli, après avoir tué le Dragon aux cent têtes, les pommes d'or dans le magnifique jardin qu'habitaient les Hespérides, petites filles d'Atlas. Et l'Odyssée raconte que l'ingénieur Ulysse, après de multiples naufrages, fut contraint d'aborder près de Tingi. Pendant sept années, la déesse Calypso l'aurait retenu dans une grotte enchantée.

Ce sont là de beaux récits qui cachent mal le regret des Grecs de n'avoir pu prendre pied dans les riches contrées où arrivaient l'or et l'étain. Toutefois, dans les périodes de paix, les Carthaginois commerçaient avec les Grecs et ne restaient pas insensibles à leur civilisation.

Le rôle civilisateur de Tyr et de Carthage. Presque tous les peuples riverains de la Méditerranée occidentale : Sicules, Ibères Berbères, furent influencés par la civilisation punique. Cette influence fut très forte en Tunisie, que les Cartha-

ginois avaient en partie occupée. Dans le reste de l'Afrique du Nord, il n'y eut pas de conquêtes territoriales. Ils agirent à partir des comptoirs, à la fois escales, entrepôts et marchés, qu'ils possédaient sur les côtes méditerranéennes et atlantiques. Là, ils rassemblaient les plumes d'autruche, l'ivoire, l'or apportés du Soudan, les produits et les esclaves du pays. De là ils répandaient leurs marchandises : verroterie, vases, objets en bronze ou en fer, étoffes teintes en pourpre ; et aussi leurs goûts et leurs dieux.

Ils nouèrent des alliances avec les princes indigènes. Leurs commissionnaires parcoururent le pays ; certains même se fixèrent dans les bourgades de l'intérieur. Ils répandirent l'usage des métaux, la culture de l'olivier et la production de l'huile d'olive. Ils importèrent des arbres nouveaux : le figuier, le grenadier, la vigne. La vie sédentaire prit plus d'importance dans les plaines du Constantinois et celles du Nord marocain où se développaient les champs, les vergers, les villages.

L'influence punique survécut à la destruction de Carthage. Comptoirs et bourgades conservèrent une vie active. Les marins de Gadès et de Lixus continuèrent à fréquenter les côtes marocaines pour pêcher et commercer. Bien plus, les Berbères empruntèrent l'écriture punique pour transcrire leurs dialectes, comme le révèlent des monnaies et des inscriptions datant de la fin du II^e siècle av. J.-C.

IV

CARTHAGE, ROME ET LES ROYAUMES BERBÈRES

A PARTIR du III^e siècle avant l'ère chrétienne, l'Algérie et le Maroc, après la Tunisie, sortirent lentement des brumes légendaires où les avaient plongés la ruse des Carthaginois et l'imagination des Grecs. Tandis que Carthage et Rome s'opposaient, des royaumes numides et maures apparurent successivement sur la scène de l'histoire. Le voisinage de Carthage ou des initiatives jugées trop ambitieuses attirèrent sur eux l'attention de Rome.

**Le long et terrible duel
de Rome et de Carthage
(— 264, — 201).**

Rome, ville de paysans, aux progrès lents et difficiles, ne portait pas ombrage à Car-

thage. Les deux cités avaient même des adversaires communs, les Grecs, et furent ainsi amenées à signer des traités d'amitié.

Puis, au milieu du III^e siècle, les rapports s'aigrirent. Rome, ayant achevé la conquête de l'Italie, voulut passer en Sicile que Carthage entendait se réserver. Là fut la

cause première des guerres qui devaient dresser l'une contre l'autre les deux puissances et qu'on appelle « les guerres puniques ».

La première (— 264, — 241) fut longtemps indécise. Les deux adversaires se portaient de rudes coups sans s'abattre. Les opérations militaires se déroulaient d'ailleurs de façon surprenante. Les Carthaginois, qui étaient des marins, résistaient victorieusement sur terre. Ils repoussèrent les assauts des légions romaines à Lilybée en Sicile et détruisirent les légions du consul Regulus en Afrique. Quant aux Romains, ces terriens, ils firent construire de robustes navires, en confièrent la manœuvre à des Étrusques et des Grecs d'Italie et détruisirent la flotte carthaginoise près des îles Ægates, victoire décisive qui contraignit les Carthaginois à traiter (— 241). Ils évacuèrent la Sicile, la Corse, la Sardaigne et durent payer une lourde contribution de guerre.

Ce ne fut qu'une trêve. Hamilcar, le défenseur de Lilybée, le vainqueur des mercenaires révoltés contre Carthage, entreprit la conquête de l'Espagne pour y trouver de l'argent et les soldats indispensables à la revanche.

Son fils Hannibal, devenu chef de l'armée d'Espagne, se jeta sur Sagonte qui était l'alliée de Rome. La deuxième guerre punique se déclencha. Hannibal était adoré de ses soldats, dont il partageait la vie et les fatigues. A la fois plein d'audace et de sang-froid, il sut imposer son plan de guerre et prendre l'initiative des opérations.

A la tête de son armée, il franchit les Pyrénées, traversa la Gaule, les Alpes, déboucha en Italie où il remporta de fulgurantes victoires sur le Tessin, à la Trébie, au



ANTÉE ET HERCULE. Ce magnifique groupe de bronze a été mis à jour à Lixus, près de Larache, au Maroc.



MASSINISSA : visage creusé, impérieux, affiné d'une barbe en pointe. Sur la tête, le diadème à la manière grecque. (B. N., Cabinet des Médailles, Paris.)



Jugurtha. (B. N., Cabinet des Médailles, Paris.)



CAVALERIE MAURE : les cavaliers ont des cheveux bouclés, ils sont vêtus d'une pièce d'étoffe agrafée à l'épaule et serrée à la taille. Ils ont combattu sous les ordres de l'empereur Trajan en Dacie de 101 à 106. (Colonne Trajane, Rome, dans R. CAGNIAT, ouvrage cité, tome I, p. 268.)

lac Trasimène, puis à Cannes (— 216). Il écrasa les légions romaines, mais il ne marcha pas sur Rome, faute peut-être de matériel de siège.

Rome en profita pour refaire ses forces, rejeter Hannibal dans le Sud de la péninsule, prendre l'offensive en Espagne, rassembler une armée en Sicile et la débarquer en Afrique. Ces différentes opérations furent confiées à un jeune noble romain, ambitieux, tenace, réfléchi, Scipion. Avec l'aide des cavaliers du roi numide Massinissa, Scipion vainquit à Zama (— 202) Hannibal hâtivement rappelé d'Italie.

Carthage perdait son empire, sa flotte, ses éléphants, une partie de son domaine africain. Après quelques années, Hannibal, sur l'ordre du Sénat, dut quitter sa patrie qu'il s'efforçait de réorganiser, puis se donna la mort pour échapper à la captivité (— 183).

Massinissa, roi de Numidie. Le II^e siècle s'ouvrait donc sur la défaite de Carthage, contrainte d'accepter un traité qui la plaçait sous le protectorat de Rome.

Le Sénat romain ne voulait pas aller au-delà et annexer la ville avec son territoire. Il lui suffisait d'avoir brisé sa puissance et de disposer d'alliés africains pour la surveiller. Le pays lointain et peu connu qui s'étendait de la Moulouya à l'Atlantique ne tenait aucune place dans ses préoccupations. Bien que, dès le III^e siècle, le Maroc septentrional, zone de comptoirs phéniciens habitée de sédentaires, ait constitué un royaume de Maurétanie, ses souverains n'avaient joué qu'un rôle effacé. La Numidie, au contraire, entre la Moulouya et le golfe

des Syrtes, avait été unifiée au cours de la deuxième guerre punique sous l'autorité du grand prince berbère, ami de Scipion, Massinissa.

Sa puissance et ses ambitions. Les progrès, la richesse et la puissance de la Numidie sous Massinissa impressionnèrent les Romains. La terre fertile donnait de belles moissons de blé et d'orge. Les plantations de vergers, d'oliviers, de vignobles couvraient de vastes étendues. L'élevage était très important. Le commerce actif avait pour centres les villes de l'intérieur où se tenaient les marchés et les foires, et les ports, anciens comptoirs phéniciens incorporés dans le nouvel État. De grandes quantités de blé, de laine, de chevaux, de fauves et d'esclaves étaient vendues à Rome et aux grandes cités grecques de la Méditerranée : Athènes, Rhodes, Marseille. La présence de monnaies numides en Gaule, en Italie et en Espagne, de pièces grecques, espagnoles, romaines en Numidie, ainsi que le nombre des négociants étrangers établis dans les villes prouvent l'étendue et l'importance de ces échanges.

Massinissa favorisa ces progrès économiques, les transformations humaines qui en résultaient, et la diffusion des civilisations carthaginoise et grecque. Des nomades furent fixés au sol et vinrent grossir le nombre des sédentaires. Les cités s'agrandirent et s'embellirent. Les plus connues étaient Iol (Cherchel), Saldæ (Bougie), Cirta (Constantine). Cirta, la capitale, comptait peut-être 150.000 habitants. Ses ateliers, ses entrepôts, ses palais étaient renommés.

L'autorité du roi était considérable. Elle avait pour fondement son étonnante personnalité, une immense richesse foncière — il exploitait de très grands domaines, — un abondant trésor qu'alimentait la vente des produits que ses sujets lui livraient au titre de l'impôt, une solide force militaire constituée par une armée permanente d'environ 50.000 hommes. Les chefs de tribus ne pouvaient résister à une telle force ; ils préféraient être des « amis », des conseillers et vivre auprès du roi. A l'exemple des rois grecs d'Orient, il portait le diadème et se faisait adorer comme une divinité.

Très ambitieux, Massinissa voulait plus encore. Il comptait profiter de l'amitié de Rome et de l'affaiblissement de Carthage pour dominer l'Afrique du Nord et faire de la métropole punique la capitale de ses vastes États. Et déjà il avait entrepris de grignoter le territoire de Carthage qui se défendit (— 150).

La destruction de Carthage. Rome intervint aussitôt sous prétexte de soutenir son allié numide, mais en réalité pour l'empêcher de prendre le grand port méditerranéen. Elle déclara le traité de protectorat violé, envoya un corps expéditionnaire qui, à partir de — 147, fut commandé par Scipion Émilien, fils adoptif de Scipion l'Africain, le vainqueur d'Hannibal.

Après avoir difficilement barré le port et ceinturé la ville de retranchements, Scipion Émilien donna l'assaut. Les Carthaginois, qui depuis deux années résistaient héroïquement, défendirent leur ville perdue, rue après rue, maison après maison. La colline de Byrsa fut cepen-

dant atteinte par les Romains. Hasdrubal, chargé de la défense, négocia secrètement la reddition. Mais sa femme l'invectiva, priant les dieux de Carthage de punir « comme il se doit Hasdrubal, qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants ». Puis elle se jeta avec ses enfants et un millier de combattants dans un brasier qu'elle avait fait allumer.

Sur ordre du Sénat, Carthage fut rasée, son emplacement maudit et la province d'Afrique créée (— 146).

L'influence punique ne disparut pas pour autant. Les Carthaginois qui avaient pu échapper à la mort ou à l'esclavage, architectes, menuisiers, fondeurs, armuriers, médecins, se dispersèrent en Afrique du Nord où ils firent pénétrer plus profondément encore leur langue, leurs techniques et leurs coutumes. Les rois numides purent récupérer une partie des bibliothèques de Carthage. Mais la destruction de la grande ville méditerranéenne n'en reste pas moins un événement d'une importance capitale. Il marque l'échec du grand rêve africain de Massinissa et le début de l'occupation romaine en Afrique.

V

LA CONQUÊTE DE LA BERBÉRIE PAR ROME

Il fallut près de deux siècles aux Romains pour conquérir toute la Berbérie. Le Sénat, conservateur, n'aimait pas les annexions. Il préférait agir par la diplomatie, diviser les princes berbères, les opposer, les affaiblir l'un par l'autre. Mais les nobles à qui allait le commandement des armées et le gouvernement des provinces, et les hommes d'affaires que les conquêtes enrichissaient étaient résolus à en finir avec cette politique de prudence et à pousser dans toutes les directions les interventions et les annexions.

La défaite de Jugurtha (— 106). Les Romains installés dans le nord de la Tunisie continuaient de surveiller le trop puissant royaume de Numidie. Micipsa, fils et héritier de Massinissa mort en — 148, demeurait l'allié de Rome à qui il fournissait des cavaliers et des éléphants. Les trafiquants italiens circulaient librement sur son territoire pour acheter du blé et des esclaves. Grâce à ses transactions, il ne cessait d'accroître ses richesses et sa puissance.

Aussi le Sénat décida-t-il d'exploiter les querelles de succession qui éclatèrent à sa mort. Il imposa le partage du trop vaste royaume entre les trois prétendants, les deux fils de Micipsa et son neveu Jugurtha.

Beau, vigoureux, l'esprit vif et pénétrant, Jugurtha avait su gagner la sympathie de Scipion Émilien sous les ordres de qui il avait combattu en Espagne à la tête de contingents numides. Il ne se résigna pas. Il connaissait Rome et avait pour ses classes dirigeantes le plus profond mépris. Il se débarrassa de ses cousins, s'empara de leurs royaumes, massacra les marchands italiens de Cirta et refit l'unité de la Numidie (— 112).

Rome fit la guerre. Les légions commandées par Marius et son lieutenant Sylla vainquirent Jugurtha après de durs combats et le poursuivirent jusqu'au Maroc. Là, il fut livré par le roi de Maurétanie, Bocchus, dont il était le gendre (— 106).

Alliances et conquêtes. Bocchus reçut comme récompense la Numidie occidentale et centrale, approximativement l'Oranie et l'Algérois. Ainsi fut constitué le royaume de Grande Maurétanie.

Ses successeurs restèrent les amis des Romains. Ils durent cependant prendre parti entre les généraux qui, pendant les guerres civiles, se disputaient le pouvoir.

La Grande Maurétanie fut partagée de part et d'autre de la Moulouya entre les deux petits-fils de Bocchus : Bogud II, roi de Maurétanie occidentale (Maroc), et Bocchus II, roi de Maurétanie orientale (Algérie). Ils

aidèrent César à écraser le roi Juba, ami de Pompée, et dont le royaume fut annexé pour former la province romaine de Numidie (— 48).

L'accord des deux frères prit fin quand, après l'assassinat du dictateur (— 44), son neveu Octave et son lieutenant Antoine s'opposèrent. Bogud, roi du Maroc, prit le parti d'Antoine (— 38), passa en Espagne, ne put revenir dans son pays parce que les habitants de Tingi, révoltés, l'en empêchèrent. Il rejoignit les troupes d'Antoine en Grèce où il fut tué (— 31).

Bocchus II reçut d'Octave la part de son frère et les deux Maurétanies eurent de nouveau le même souverain. Tingi, qui avait combattu Bogud, reçut la qualité de municipe romain et fut détaché de la Maurétanie.

**Juba II (— 25, + 23)
répandit la civilisation
gréco-latine au Maroc.**

En — 33, Bocchus II mourut sans laisser d'héritiers. Octave confia provisoirement l'administration du pays à des préfets qui relevaient directement de lui. Pour tenir les points stratégiques, il établit des colonies d'anciens soldats ou vétérans sur le littoral, dans la vallée du Chélif et dans le Rharb.

Devenu l'empereur Auguste, Octave jugea inopportun d'agrandir encore l'empire par l'annexion de contrées insuffisamment romanisées et il préféra les confier à des princes fidèles. C'est ainsi qu'en — 25 il reconstitua la Grande Maurétanie qu'il donna à un Berbère, Juba II.

Juba II était le fils du prince numide Juba qui, après la défaite de Thapsus, s'était donné la mort pour ne pas tomber aux mains de César. Il fut emmené comme otage

à Rome à l'âge de cinq ans et élevé dans la famille de César, puis dans celle d'Auguste, où il reçut l'éducation des jeunes nobles romains de son temps. Courageux et rompu à tous les exercices physiques, il était aussi très instruit. Il parlait le punique, le berbère, le latin, le grec, et se passionna pour la civilisation hellénique qu'il admirait. Auguste lui fit épouser Cléopâtre Séléne, fille d'Antoine et de Cléopâtre.

Comme Juba disposait d'immenses revenus, il fit venir à prix d'or dans ses capitales de Cæsarea (Cherchel) en Algérie et de Volubilis au Maroc des artistes et des lettrés grecs. Pour satisfaire sa manie des collections, il envoya en Égypte et en Grèce des savants qui lui rapportèrent des manuscrits pour ses bibliothèques et des statues de marbre et de bronze dont il orna ses palais.

Il dota Volubilis et Cæsarea d'une organisation municipale avec des magistrats qui reçurent le nom carthaginois de suffètes.

Ce lettré couronné était aussi un grand voyageur curieux de géographie et d'histoire naturelle. Il parcourut le Maroc en compagnie de son médecin grec Euphorbe, envoya des vaisseaux pour reconnaître les îles Fortunées (les Canaries), pénétra dans l'Atlas où il découvrit une plante au suc laiteux qui porte le nom de son médecin. Il rédigea en grec les relations de toutes ces explorations ; le manuscrit a disparu. Mais la relation de Juba a été recopiée par des écrivains latins, tel Pline l'Ancien.

Adoré comme un dieu, il associa à son culte celui de Rome et de l'empereur. Il était aussi préoccupé de la prospérité de ses États et, au cours de ses voyages, il

fit reconstruire le comptoir carthaginois de Tamusigada (Essaouira ou Mogador) pour y installer des teintureries de pourpre. La Maurétanie était célèbre par sa richesse au 1^{er} siècle.

Mais Juba, dévoué à Auguste, fut l'instrument docile de la politique impériale, participant aux opérations dirigées contre les Berbères révoltés, protégeant les colonies de vétérans et favorisant les marchands italiens et espagnols qui affluaient dans les ports et les villes.

L'annexion (40-46). Ptolémée (23-40) continua la politique de son frère Juba II. Il aida les généraux romains à réprimer la dangereuse révolte de Tacfarinas. Ce Numide, déserteur de l'armée romaine, s'était révélé un chef d'envergure. Depuis l'an 17, à la tête d'une armée qu'il avait organisée, il tenait en échec les armées romaines de la Maurétanie à la Tripolitaine. Il lança un appel « à tous ceux qui préfèrent la liberté à l'esclavage » et menaça Tibère « d'une guerre interminable » si les terres expropriées n'étaient pas restituées. Surpris au repos, il fut tué avec ses compagnons.

Ptolémée fut mal récompensé de sa docilité. Au cours d'un séjour à Lyon avec la cour impériale, Caligula le fit égorger pour s'emparer de ses richesses et de son royaume. Il en résulta des révoltes. Suscitées par un affranchi de Ptolémée, Ædémon, elles entraînèrent surtout des tribus de l'Atlas et du désert. Il fallut d'importants effectifs et plusieurs expéditions pour en venir à bout. Un corps expéditionnaire de 20.000 hommes, formé en Bétique, opéra en Maurétanie. Et, en 42, le légat

Suetonius Paulinus parcourut les hauts plateaux du Maroc oriental, franchit l'Atlas enneigé et arriva aux confins du désert sur l'oued Rhir.

Les bourgeois de Volubilis, inquiets pour leurs biens, appuyèrent les Romains. Une belle inscription, découverte en 1915, nous fait savoir que le chef de la cité, Marcus Valerius Severus, descendant du Carthaginois Bostar et époux de la Berbère Bira, dirigea les troupes auxiliaires. En échange, il obtint de l'empereur pour ses concitoyens, entre autres avantages, le droit de cité romaine et une exemption d'impôts valable pendant dix ans.

L'empereur Claude divisa la Grande Maurétanie en deux provinces : la Maurétanie Césarienne, à l'est de la Moulouya, avec pour capitale Cæsarea (Cherchel) ; à l'ouest, la Maurétanie Tingitane, le Maroc, avec deux villes principales : Tingi et Volubilis (46).

VI

LA BERBÉRIE ROMAINE AUX I^{er} ET II^e SIÈCLES

LE GOUVERNEMENT ET LA DÉFENSE

LA Berbérie romaine ne couvrait qu'un tiers environ de l'Afrique du Nord actuelle. Sur les deux autres tiers, les Berbères étaient indépendants. Et même dans la partie dominée, parce que la conquête avait eu lieu à des époques différentes, l'action de Rome fut inégale. Elle fut plus forte et laissa plus de traces en Tunisie et dans le Constantinois. Elle fut plus limitée dans l'Algérie occidentale et dans le Nord marocain.

Les quatre provinces et leurs gouverneurs.

L'Afrique proconsulaire et la Numidie avaient des gouverneurs de rang sénatorial ; les deux Maurétanies, des procurateurs de rang équestre. Pratiquement, les quatre étaient nommés par l'empereur et recevaient ses ordres. Chefs civils et militaires, ils avaient la responsabilité du maintien de l'ordre, levaient les impôts, dirigeaient les travaux publics, recrutaient les contingents qui servaient au-dehors et rendaient la

justice. Ils laissaient une assez grande liberté aux villes dont les affaires étaient réglées par les familles les plus riches. Ils confiaient l'administration des tribus à des chefs indigènes, sortes de grands caïds qui recevaient le titre de « préfets », « princes », ou « rois ».

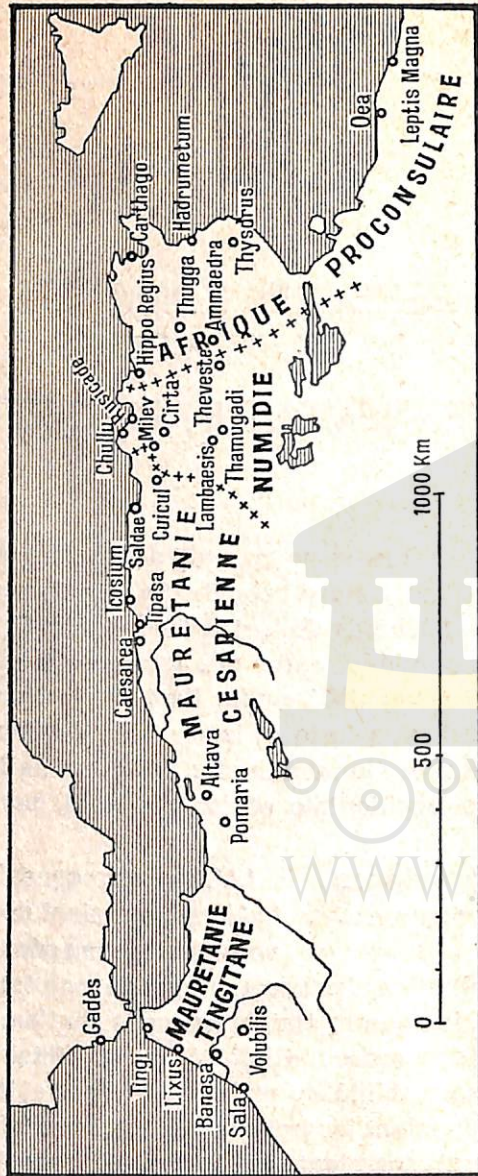
La Proconsulaire. La Proconsulaire était la plus ancienne, la plus évoluée et la plus riche des provinces d'Afrique. Elle comprenait la Tripolitaine, la Tunisie et une étroite bande du territoire algérien limitrophe. La terre appartenait à de grands propriétaires. Les cités étaient nombreuses et actives telles Leptis Magna (près de Tripoli), Thugga (Dougga), Theveste (Tebessa), Hippo Regius (Bône).

Carthage en était la capitale politique, résidence du gouverneur.

Le gouverneur de la province, ancien consul, était un très grand personnage si l'on en juge par son traitement : un million de sersterces¹. Mais sa province était bien paisible et il ne disposait pour maintenir l'ordre que de quelques forces de police.

La Numidie. De rang sénatorial aussi, mais inférieur puisqu'il était théoriquement subordonné au gouverneur de Carthage, le légat de Numidie avait bien d'autres responsabilités. Si le nord de sa province, avec les villes de Cirta, Chullu (Collo), Rusicade (Philippeville) et Milev (Mila), ne lui

1. Il est très difficile de donner l'équivalence actuelle d'une monnaie ancienne : le sersterce vaudrait peut-être 0,15 F ou 15 anciens francs.



Carte 4.
L'AFRIQUE ROMAINE

donnait pas beaucoup de tourments, il n'en était pas de même de la partie méridionale. Commandant la III^e Légion Auguste cantonnée à Lambèse, le légat avait pour mission de défendre la frontière entre Tripoli et le Hodna et de contenir les redoutables montagnards des Aurès.

Les Maurétanies. Dans les deux Maurétanies, la domination romaine était bien moins étendue. Les deux procurateurs des Maurétanies césarienne et tingitane étaient des chevaliers. Ils résidaient avec leurs bureaux dans les palais royaux de Juba : le premier à Cæsarea (Cherchel) ; le second à Volubilis.

Comme le légat de Numidie, le procurateur de la Césarienne avait de lourdes charges. Le territoire de sa province allait en s'amincissant vers l'ouest, se réduisant à une bande dont la largeur ne dépassait pas une centaine de kilomètres. Il était menacé par les incursions des Gétules qui nomadisaient sur les hauts plateaux, mais plus encore par les attaques des montagnards des Kabyliens, de l'Ouarsenis et du Dahra. Car, au milieu de la zone conquise, ces montagnes constituaient des îlots d'indépendance d'autant plus dangereux qu'ils servaient de refuge aux paysans dépouillés et ruinés qui rêvaient de se venger. Le procurateur disposait, en outre, d'une flotte de navires rapides pour défendre les côtes des deux Maurétanies contre les attaques des pirates.

Le procurateur de la Tingitane, la plus petite des quatre provinces, était le moins important des gouverneurs. La Tingitane était comprise entre Tanger, Rabat

et Fès. Le Rif indocile restait en dehors. Au sud du Bou Regreg, il y avait de vastes étendues « infestées de troupeaux d'éléphants et plus encore par le peuple féroce des Autololes » (Pline l'Ancien). Au sud-est se dressaient les montagnes du Moyen Atlas aux belles forêts de cèdres et de thuyas hantées de léopards et d'ours. A l'est, entre la trouée de Taza et Tlemcen, un vaste territoire, à peu près désertique, était parcouru par des nomades et suivi par les commerçants, les voyageurs et les détachements qui circulaient entre les deux Maurétanies.

La Tingitane avait un rôle surtout défensif : elle protégeait le détroit et la riche Bétique contre les attaques des Maures.

**L'armée d'occupation.
La III^e Légion Auguste.**

L'armée d'occupation était peu nombreuse. Elle comptait environ 30.000 hommes, ce qui était bien peu pour couvrir plus de 2.000 kilomètres de frontières.

La Proconsulaire et la Numidie étaient défendues par la III^e Légion Auguste, environ 5.500 hommes. Elle était renforcée d'un nombre égal de fantassins et de cavaliers des corps auxiliaires. Elle fut dissoute en 238, reconstituée en 253.

Légion et corps auxiliaires de renforcement résidèrent successivement à Ammædera et à Tebessa, puis à Lambèse où Trajan les établit. Les soldats qui les formaient étaient constamment tenus en haleine, se livrant à des travaux civils ou de défense : construction d'ouvrages défensifs, de routes, d'adduction d'eau, de

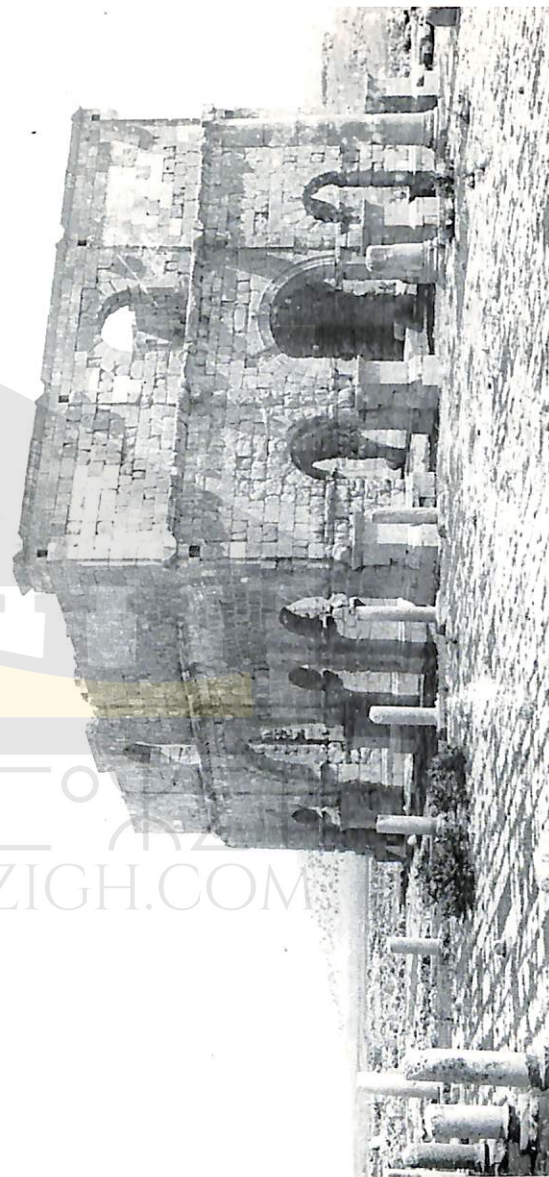
viles pour les Berbères romanisés, ou bien exécutant des manœuvres et des exercices. L'empereur Hadrien, en voyage d'inspection à Lambèse en juillet 128, fit manœuvrer les troupes. Dans une proclamation qu'une inscription nous a transmise, l'empereur dit sa satisfaction. Il pense qu'une action militaire, pour être efficace, doit être parfaite comme une œuvre d'art. Voici son adresse aux cavaliers légionnaires :

Les exercices militaires ont en quelque sorte leurs lois ; si peu qu'on y retranche ou qu'on y ajoute, on enlève de la valeur à la manœuvre ou bien on la rend trop difficile ; et augmenter la difficulté, c'est sacrifier l'élégance...

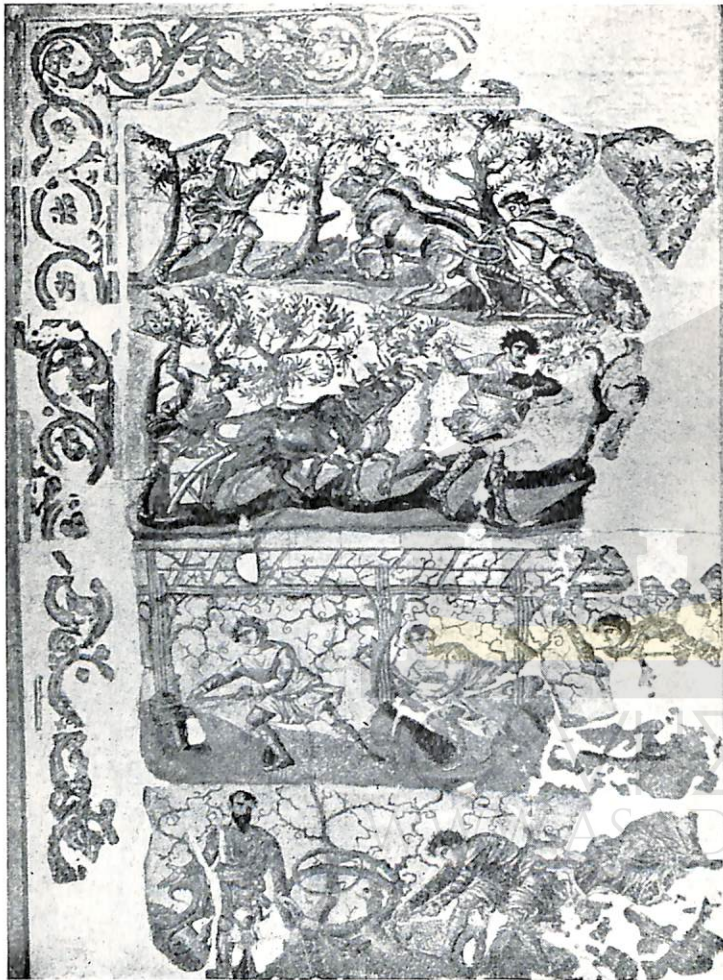
Mais il faut aussi de la rapidité, de l'allant et de l'initiative. Aux troupes auxiliaires, il déclare :

Les fortifications que d'autres auraient mis plusieurs jours à faire, vous les avez élevées en un seul. Vous avez bâti un mur solide... Vous avez établi un fossé selon les règles, en creusant le gravier dur et rugueux... Après avoir fait approuver votre travail par vos chefs, vous êtes restés au camp ; vous avez pris en hâte votre nourriture et vos armes ; alors vous êtes allés soutenir les cavaliers qu'on avait lancés sur l'ennemi et qui revenaient à grands cris ¹.

1. D'après R. CAGNAT : L'Armée romaine d'Afrique, Leroux, Paris 1912, t. I, pp. 148 et 149.



LE CAMP DE LAMBÈSE : ce bâtiment central, massif, majestueux, aux baies multiples, constituait l'entrée monumentale du prétoire, quartier général de la III^e légion, où résidaient le général en chef et ses services. Au premier plan, une des deux cours dallées du prétoire. (Photo Ofatac.)



CHERCHEL : mosaïque de travaux champêtres.

**Les auxiliaires.
Les vétérans.
Le recrutement
des soldats.**

Les deux Maurétanies disposaient de 15.000 auxiliaires et d'une flotte de navires rapides pour la défense des côtes. En cas de nécessité, les gouverneurs faisaient appel à des contingents fournis par les tribus. Les soldats tenaient garnison dans des villes, des camps et des postes militaires.

Au I^{er} siècle, c'étaient pour la plupart des Gaulois et des Espagnols. Il y avait aussi des Dalmates, des Syriens et des Parthes. Les légionnaires avaient la qualité de citoyen romain ; les auxiliaires étaient des sujets ; ils recevaient la cité romaine après vingt-cinq ans de service. Légionnaires et auxiliaires, à la sortie du service, après vingt ou vingt-cinq ans, devenaient des vétérans, c'est-à-dire d'anciens soldats. L'empereur les installait dans une localité où ils recevaient un lopin de terre et constituaient une sorte d'armée de réserve.

A partir du règne d'Hadrien, comme partout dans l'empire, le recrutement local devint la règle pour des raisons de commodité et d'économie. Les Berbères peuplèrent alors progressivement légion et corps auxiliaires. Dès la fin du II^e siècle, ce fut donc une armée constituée principalement de Berbères plus ou moins romanisés qui eut la charge de défendre les provinces d'Afrique.

Le « limes », système de défense souple et efficace¹. La faiblesse des effectifs était compensée par les qualités manœuvrières de ces soldats de métier et par la souplesse du système de défense qui constituait le limes, c'est-à-dire la frontière. Le limes était adapté aux accidents du terrain et à la nature des populations à contenir. Les montagnes indépendantes étaient bloquées par une ceinture de fortins. Les villes trop exposées étaient entourées de murailles. Grâce à des reconnaissances aériennes et des recherches au sol, des tronçons du limes ont pu être étudiés aux deux extrémités du pays, en Numidie et en Tingitane. Il y avait un talus précédé d'un fossé, renforcé de camps et de fortins ; en avant se trouvaient des tours de guet. Mais le limes avait pour élément essentiel un réseau routier, assez serré à l'est, plus lâche à l'ouest, qui permettait aux troupes de se porter rapidement aux points menacés.

Résultats et problèmes. Jusqu'au début du III^e siècle, l'armée accomplit sa mission de défense avec une relative facilité. Les alertes les plus chaudes eurent lieu dans les Maurétanies et se propagèrent parfois jusqu'aux Aurès. Des tribus dont la cohésion se renforçait attaquèrent les frontières méridionales. Au nord, les Rifains franchirent le détroit en 177 et pillèrent le sud de l'Espagne. Les empereurs Hadrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle durent à trois reprises placer les deux Mauréta-

1. Voir carte 5.

nies sous l'autorité d'un même gouverneur de rang sénatorial, ayant le pouvoir de commander à des légions. Ainsi renforcée de détachements légionnaires amenés de Syrie, du Danube et d'Espagne, l'armée put rétablir l'ordre.

Les empereurs avaient donc résolument abandonné montagnes, plateaux, terres lointaines. Ils tenaient les plaines et les vallées, l'Afrique du Nord « utile », dirions-nous. Grâce à quoi, ils purent organiser le gouvernement et la défense de la Berbérie romaine de façon efficace et peu coûteuse, ce qui importait à leur domination. Mais une part importante des Berbères vivaient indépendants. Nous n'avons sur leur sort que des lueurs fragmentaires et très insuffisantes. Ils vivaient en partie sans doute comme les Berbères qui furent déjà décrits. Mais, refoulés par la puissance conquérante, leur condition devait être plus misérable. Ceux qui étaient capturés devenaient prisonniers de guerre et esclaves. Les révoltés qui avaient fui la domination romaine servaient de ferment. De toute façon, il appartiendra aux historiens, par l'étude des techniques, des contacts, des rapports sociaux, d'éclairer cette part importante du passé ancien des Nord-Africains.

VII

LA BERBÉRIE ROMAINE AUX I^{er} ET II^e SIÈCLES

LA VIE HUMAINE ET ÉCONOMIQUE

LA Berbérie fut pour les Romains une terre d'exploitation. L'agriculture et le commerce enrichirent les colons immigrés et les bourgeois berbères rassemblés dans les villes. Mais l'existence des petites gens qui constituaient la masse des provinciaux était bien difficile.

Étrangers et Berbères romanisés. La population comptait peu d'étrangers qui constituaient une minorité venue pour s'enrichir et tenir le pays. C'étaient de hauts fonctionnaires, des propriétaires fonciers, des commerçants établis dans les ports et les centres de l'intérieur, des groupes d'anciens soldats. Les Italiens, en nombre limité, vivaient dans l'entourage du gouverneur. La plupart des immigrés étaient des provinciaux : Gaulois, Espagnols, Dalmates, Syriens et Juifs.

Les habitants étaient donc dans leur très grande majo-

rité des Berbères : Maures et Numides. Certains descendaient de Carthaginois qui avaient épousé des femmes du pays.

Dans les villes, les Berbères aisés s'étaient romanisés et portaient des noms latins. Ils parlaient le latin. Leurs enfants fréquentaient de bonnes écoles, les plus renommées se trouvant à Carthage et à Cirta. Quelques Africains furent des écrivains célèbres dans le monde romain comme Fronton, qui fut le professeur de l'empereur Marc-Aurèle, ou comme le grand philosophe Apulée. A vrai dire, à partir du II^e siècle, les Africains fournirent les plus grands noms de la littérature latine. Ils adoraient aussi les dieux romains, pratiquaient le culte de l'empereur et recevaient les religions orientales. Mais leur préférence allait à Saturne et à la déesse Céléste qu'ils identifiaient avec les divinités carthagoises Baal et Tanit.

Ces bourgeois reçurent très tôt le droit de cité romain. Certains de leurs descendants firent une carrière brillante dans l'administration impériale après avoir été faits chevaliers, puis sénateurs. En 193, c'est un Africain de Tripolitaine, Septime Sévère, qui accéda à l'empire. Au IV^e siècle, bon nombre d'Africains romanisés continuaient de tenir une grande place dans la vie religieuse, la littérature et la haute administration. L'un d'eux qui était préfet de Rome pouvait écrire avec fierté : « A mon avis, notre race est privilégiée et comme prédestinée tant elle est féconde en gens de mérite, et tous ces enfants qu'elle a produits et formés, elle les voit arriver aux plus hautes situations. » (Trad. Stéphane Gsell.) Grands propriétaires et bourgeois étaient résolument attachés au régime impérial qui les favorisait.

Sujets et esclaves. Les ruraux, par contre, avaient conservé leurs dialectes, mais leurs conditions de vie avaient été bouleversées par la conquête romaine. Dépouillés de leurs bonnes terres, ils furent ou bien réduits à l'état de métayers ou d'ouvriers agricoles, ou bien cantonnés sur des terres pauvres, ou bien encore rejetés dans les montagnes et le désert. C'étaient des provinciaux de condition inférieure, des « pérégrins » ou sujets.

Au bas de l'échelle étaient les esclaves. Ils étaient fort nombreux : Noirs du Soudan, Berbères indépendants capturés, enfants abandonnés qui devenaient la propriété de qui les trouvait. Ils servaient dans les bureaux du gouverneur à Carthage, dans les demeures privées et surtout dans les domaines ruraux. Évidemment, ils ne coûtaient pas cher.

La femme du philosophe Apulée — elle était fort riche — faisait donation de 400 esclaves à ses enfants. La Romaine sainte Mélanie affranchit, au début du V^e siècle, plusieurs milliers d'esclaves de ses domaines africains avant d'embrasser la vie monastique. Et la Maurétanie, tandis que les sources de l'esclavage se raréfiaient dans l'empire, demeurait, au milieu du IV^e siècle, une des rares provinces encore vendeuses d'esclaves.

Outillage et techniques. Ils ont peu progressé et demeurent dans l'ensemble ceux que l'Afrique berbère et punique avait connus. Les paysans utilisaient des charrues en bois à soc de fer, mal attelées, des meules à écraser le grain, des pressoirs à huile, des cuves pour le vin. Fours,

métiers à tisser, marteaux, enclumes, petits soufflets de forge, alènes pour le cuir, haches pour tailler les poutres constituaient, entre autres, les instruments des artisans dans leur besogne quotidienne. Sous la direction des techniciens impériaux, les réalisations furent parfois imposantes : extension du réseau d'irrigation, qui d'ailleurs existait avant l'arrivée de Rome, construction de routes et de beaux monuments.

Comme la main-d'œuvre était abondante et bon marché, ceux qui en profitaient ne trouvaient pas intérêt à inventer ou utiliser des nouvelles machines ou à mettre au point des méthodes de production plus rapides. On se servait cependant dans la construction de machines à lever les blocs de pierre. C'est là un exemple assez rare du machinisme romain.

Quoi qu'il en soit, on fabriquait dans les villes des briques et des tuiles, des poteries, des étoffes grossières pour la consommation locale. On exploitait quelques mines de cuivre et de plomb. La pêche alimentait quelques ateliers de salaison comme à Lixus (Larache) et Tingi (Tanger).

Mais les habitants vivaient surtout de l'agriculture et du commerce qui en dérivait.

L'agriculture, activité fondamentale. C'étaient les terres fertiles de la région de Sousse, de la vallée de la Medjerda, du plateau de Sétif, de la vallée du Chélib et de celle du Sebou qui formaient le cœur de l'Afrique romaine avec leurs champs et plus tard avec leurs olivettes et leurs vignobles.

Là se trouvaient les grands domaines constitués avec les terres enlevées aux Carthaginois, aux princes numides et aux tribus. Ils appartenaient à de grands propriétaires italiens et africains. Le plus important des propriétaires était l'empereur, qui possédait près d'un million d'hectares. Les Italiens, membres de l'aristocratie sénatoriale, n'habitaient pas la province. Les Africains résidaient dans la ville proche ou dans de magnifiques demeures construites sur leurs terres. Les domaines, souvent divisés en petits lots, étaient cultivés, sous la dure direction d'intendants, par des fermiers, des métayers ou « colons », des ouvriers agricoles et des troupes d'esclaves.

Il y avait aussi des petits propriétaires : vétérans qui avaient reçu un lot de terre à la sortie du service militaire, paysans favorisés par les circonstances, petits bourgeois des villes. Mais leur nombre diminuait.

Compte tenu de ces exceptions, la situation des travailleurs de la terre, libres ou esclaves, était triste.

Pliant sous le poids des dettes, les petits exploitants devaient en outre payer l'impôt foncier qui représentait un quart du revenu brut de la terre. Il leur fallait héberger, quand ils étaient de passage, soldats et personnages officiels et subir la brutalité des percepteurs.

Les journaliers agricoles, eux, moissonnaient « sous un soleil de feu », travaillaient la vigne, vendangeaient, emplissaient pressoirs et cuves « à la sueur de leur front » et recevaient « pour leur peine une pièce de monnaie ».

L'attitude des empereurs à l'égard de l'agriculture africaine se modifia avec le temps. Ils intensifièrent

d'abord au I^{er} siècle la culture du blé dont ils avaient besoin pour le ravitaillement de Rome. Au II^e siècle, ils autorisèrent le libre développement des cultures traditionnelles, oliviers et vigne, qu'ils avaient auparavant interdites ou gênées pour ne pas concurrencer la production italienne.

L'élevage des moutons, des ânes, des mulets et des chevaux tenait une grande place. De riches propriétaires élevaient des chevaux de course qui couraient victorieusement sur les hippodromes de Rome. Les arbres fruitiers : figuiers et grenadiers, les légumes et particulièrement les fèves étaient des cultures accessibles.

Mais la récolte, les rendements, le troupeau dépendaient en fin de compte de la chute des pluies. L'Afrique connut des sécheresses et des disettes graves.

**Le blé et l'huile,
éléments essentiels
du commerce.**

L'Afrique était, avec l'Égypte, le grenier à blé de l'Italie. Au II^e siècle, elle devint son grand fournisseur d'huile. Des quantités déterminées de blé et d'huile étaient livrées en nature au titre de l'impôt. Le service impérial du ravitaillement, l'Annone, les rassemblait et les acheminait vers les ports d'où elles étaient embarquées pour Ostie, le port de Rome. Le reste de la récolte servait à la consommation.

Plus tard, la dépendance fut plus lourde encore. Rome ne fut plus nourrie que par le blé d'Afrique, car le blé d'Égypte fut réservé à Constantinople qui avait été fondée par Constantin en 330. Situation humiliante de la vieille

capitale à qui un poète a pu faire dire : « Le Maure éprouve une joie insultante à m'offrir comme à une esclave mes aliments de chaque jour ; il met orgueilleusement dans sa balance ma vie et ma faim. » (Trad. St. Gsell.)

Les provinces africaines étaient aussi renommées pour d'autres produits : salaisons, pintades, escargots, miel. Les marchands expédiaient en outre du bois de thuya très apprécié pour l'ébénisterie, de l'ivoire, des chevaux pour les courses, des bêtes sauvages pour les jeux du cirque et des esclaves. Mais les forêts de thuya, inconsidérément exploitées, furent dévastées ; et les troupeaux d'éléphants, décimés, disparurent au II^e siècle.

Les relations commerciales avec l'Italie étaient assurées dans l'Afrique proconsulaire par les armateurs de Carthage, de Bizerte et de Tripoli. Ils étaient groupés en une puissante corporation et avaient des représentants à Ostie. Les marchands de la Tingitane commerçaient aussi avec l'Espagne. Lixus était le port d'exportation des grains et de l'huile ; à Tingi étaient débarquées les marchandises de luxe.

De toute façon, les grands propriétaires, les négociants et les armateurs faisaient de gros profits dont une partie était consacrée à l'embellissement des villes pour la plus grande fierté de leurs habitants.

VIII

LA BERBÉRIE ROMAINE AUX I^{er} ET II^e SIÈCLES LA VIE URBAINE

FAISANT contraste avec la condition des paysans et des petites gens, la vie urbaine fut une réussite. Elle intéressa surtout la bourgeoisie.

Multipliées, les villes furent des foyers de romanisation. Les habitants s'y organisèrent et y vécurent à la romaine.

Des villes actives. Elles existaient avant l'annexion. Leur origine était différente. Certaines étaient des bourgades berbères : Volubilis, Sala, Thugga. D'autres, d'anciens comptoirs carthaginois comme la plupart des villes de la côte ; ou bien des fondations impériales comme Banasa et Timgad. Elles reçurent à des dates différentes le titre de colonie ou de municipes qui donnait à leurs habitants la qualité de citoyen romain. En 212, Caracalla, fils de Septime Sévère, octroya le droit de cité à tous les hommes libres de l'empire.

Carthage, nous le verrons, avait les dimensions d'une métropole et son rayonnement dépassait le cadre de l'Afrique romaine. Leptis, Cirta, Cherchel, Volubilis étaient des capitales régionales. Les autres villes ne comptaient que quelques milliers d'habitants. Toutes avaient l'aspect et les activités des autres villes de l'empire. Les habitants étaient des propriétaires fonciers dont les domaines étaient dans la campagne voisine ; des commerçants qui vendaient les produits locaux : étoffes de laine, poterie, huile, pain, vin, ou des produits d'importation : tissus fins, bijoux, parfums, œuvres d'art. Il y avait aussi les humbles : les artisans groupés parfois en associations ou collèges, les ouvriers agricoles et les esclaves.

Elles étaient administrées par une sorte de sénat local, le conseil des décurions, ou *Ordo*, et par des magistrats : duovirs et édiles, élus par leurs concitoyens au cours de campagnes électorales souvent passionnées. Les membres du conseil et les magistrats appartenaient à la bourgeoisie aisée ; leur charge était gratuite et ils devaient se distinguer par des libéralités, notamment l'édification à leurs frais de monuments ou de statues pour l'embellissement de la ville.

Elles avaient une belle parure monumentale. L'ambition des citadins était de faire de leur petite patrie une image de Rome et de surpasser par le nombre et la beauté des édifices les autres villes de la région. Cela les entraînait parfois dans des dépenses somptuaires qui déséquilibraient les finances locales et contraignaient les gouver-

neurs à intervenir pour réduire les frais et surveiller le programme des travaux.

Évidemment la place publique, ou forum, constituait le cœur de la cité. Autour se dressaient, ornés de colonnes, le capitole, temple où étaient adorées les divinités protectrices de Rome : Jupiter, Junon et Minerve ; la curie, où se tenaient les réunions du conseil municipal ; la basilique, grand édifice où était rendue la justice. Les rues étaient dallées et parfois bordées de portiques pour abriter les promeneurs du soleil ou de la pluie. Des marchés avec leurs boutiques recevaient les acheteurs. Dans les quartiers populaires, les maisons étaient simples ; dans les beaux quartiers, elles comprenaient des cours et des jardins intérieurs, de nombreuses chambres, le tout orné de colonnes, de mosaïques et de statues. Le ravitaillement en eau était assuré par des canalisations et des aqueducs construits sous la direction d'ingénieurs militaires ; l'eau était parfois amenée de très loin : de 90 kilomètres à Carthage ; de 30 kilomètres à Cherchel ; 22 kilomètres à Bône.

Les Africains aimaient aussi à se distraire. Ils se rendaient dans les bains publics, ou thermes, qui étaient nombreux. Ils fréquentaient le théâtre, l'amphithéâtre et le cirque. Les petites villes, quand elles étaient voisines, s'entendaient entre elles ; c'est ainsi que Timgad avait le théâtre, tandis que Tébessa possédait l'amphithéâtre. Mais seules les plus grandes comme Carthage ou Leptis possédaient tous ces lieux de divertissement.

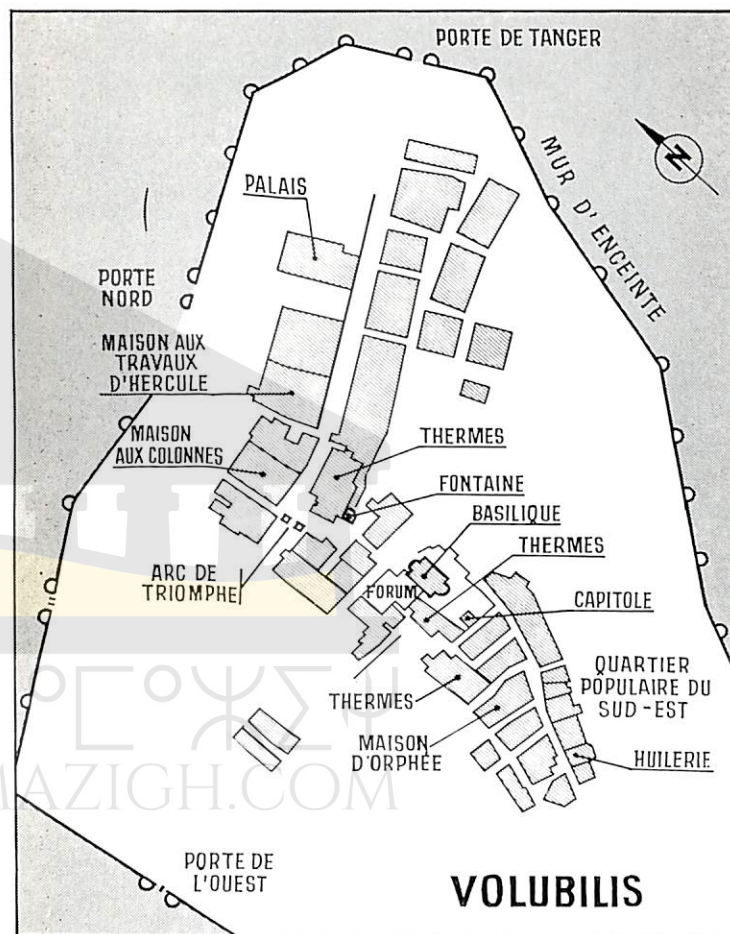
L'étude de quelques-unes d'entre elles permettra d'en avoir une idée plus précise.

Carthage, capitale de l'Afrique romaine. Elle fut rasée et maudite en — 146. Elle conservait cependant l'excellence de sa position. Le tribun Caius Gracchus avait osé en — 122, malgré les critiques des nobles, établir sur son sol six mille Romains dont les descendants, abandonnés, végétèrent. Mais, sur l'ordre de César (— 44) et par la volonté d'Auguste, la ville ressuscita. Elle devint plus somptueuse que Rome ; ses maisons étaient « ornées comme des temples » (Apulée). Son port était actif et ravitaillait l'Italie en blé d'Afrique. Capitale économique, intellectuelle et religieuse de l'Afrique romaine, elle comptait parmi les plus grandes villes de l'empire.

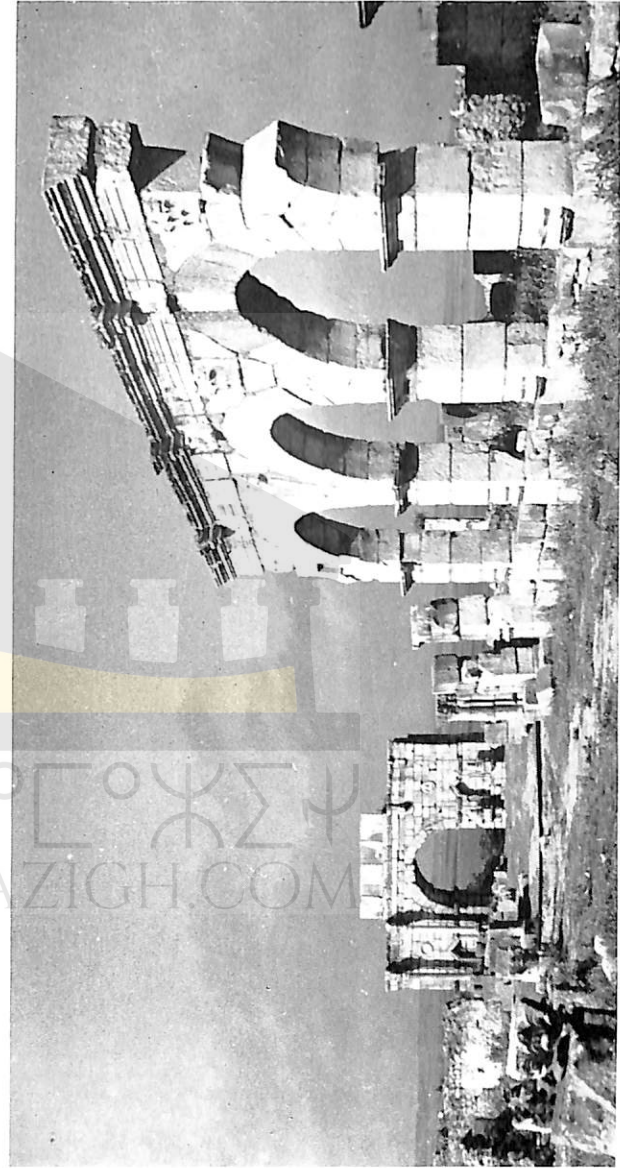
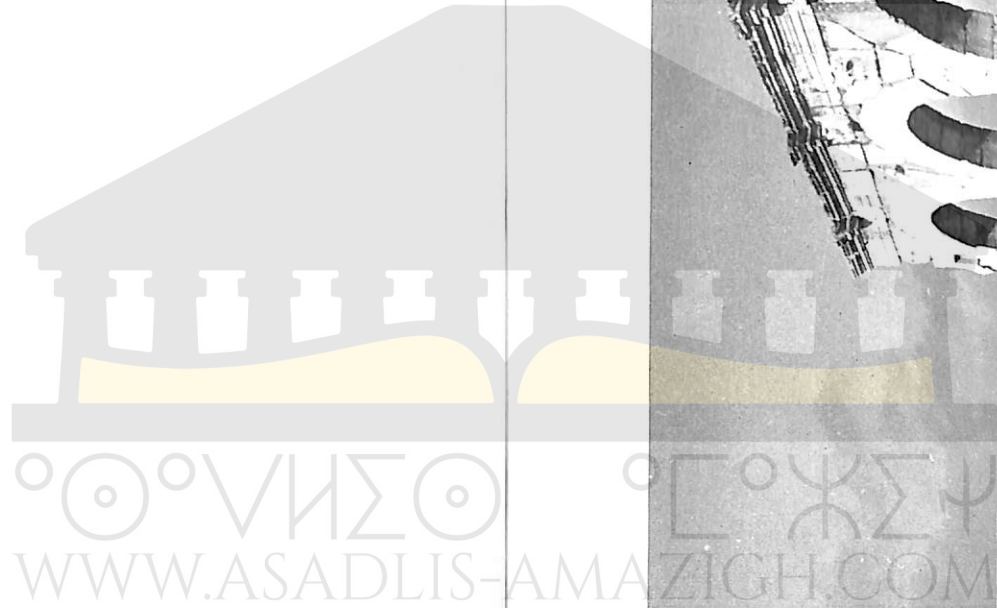
Les fouilles qui y furent conduites révélèrent le plan de la ville et l'emplacement de ses monuments. Elles permirent de dégager quelques basiliques, des tombeaux, des statues, des inscriptions et des mosaïques dont les plus belles sont au musée du Bardo, près de Tunis. Les travaux de recherches continuent.

Timgad. Timgad, dans le Constantinois, fut souvent décrite. Adossée aux monts décharnés et furieusement ravinés des Aurès, elle commande la route de Tébessa à Lambèse. C'est une ville créée. Elle fut fondée en l'an 100 sur l'ordre de Trajan et construite par la III^e Légion. Son essor fut rapide.

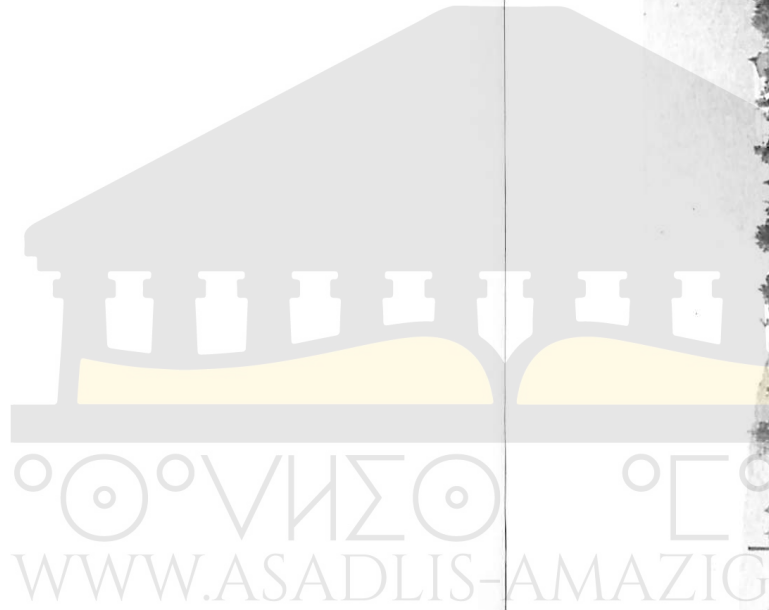
Comme toutes les villes neuves, elle a l'aspect d'un vaste damier. Elle est traversée par deux grandes avenues dallées se coupant à angle droit : d'est en ouest, le « decumanus maximus » passant sous l'arc de triomphe



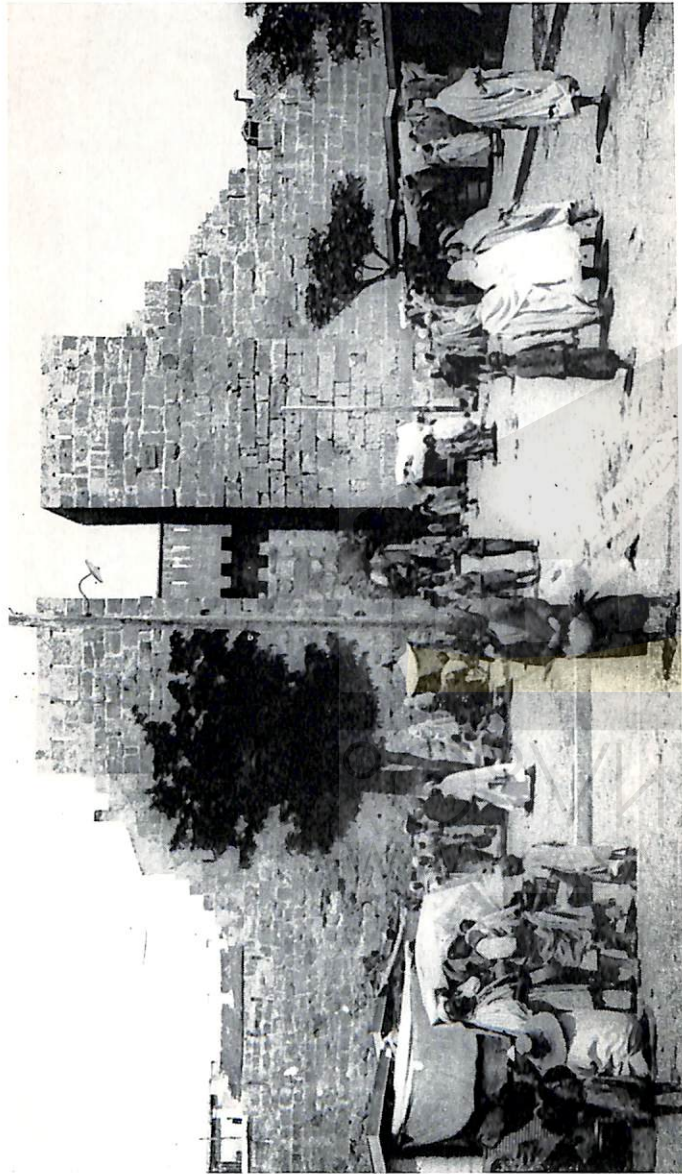
PLAN DE VOLUBILIS



VOLUBILIS. Voie dallée et arc de triomphe.



HIPPO REGIUS (Bône). Grande basilique chrétienne à trois nefs et abside semi-circulaire. Saint Augustin y a sans doute officié et prêché. (Photo Ofalac.)



TEBESSA. Muraille et porte byzantines. (Photo Ofalac.)

dit de Trajan ; et le « cardo », grande artère nord-sud. Près du croisement, l'emplacement rectangulaire du forum, le théâtre de 3.700 places, des marchés, des thermes, et la bibliothèque municipale, avec ses seize armoires et ses trois chambres utilisées comme dépôts, une des rares qui aient été retrouvées dans le monde romain. Elle fut construite grâce au legs de 400.000 sesterces, somme considérable, que Marcus Julius Quintianus Flavius Rogatianus, personnage sénatorial, fit « à la caisse de la colonie de Thamugadi, sa patrie ». Le Capitole, encore imposant avec ses deux colonnes dressées, se trouve à la lisière sud-ouest de la cité.

Volubilis.

Volubilis est moins connue. Bourgade berbère, imprégnée d'influences puniques, puis gréco-romaines, elle est devenue la capitale de la Tingitane. Grandie lentement, elle n'a pas eu, au contraire de Timgad, de plan pré-établi.

Les ruines que les fouilles entreprises depuis plus d'un tiers de siècle ont dégagées se dressent sur un plateau adossé à la montagne du Zerhoun et dominent une plaine bien arrosée, aux terres fertiles. Volubilis était entourée de murailles flanquées de tours. A l'image de Rome, elle comprenait un forum, un capitole, un arc de triomphe surmonté d'un char à six chevaux de bronze, élevé en 217 en l'honneur de l'empereur Caracalla, des fontaines et des bains publics, des quartiers avec boutiques et maisons d'habitation.

Le contraste était grand entre le quartier populaire du sud-est, où se succédaient les boulangeries, les huile-

ries avec leurs pressoirs, et le quartier aristocratique au nord qui alignait ses belles demeures de part et d'autre de la grande avenue conduisant de l'arc de triomphe au palais du gouverneur. C'est là que furent découvertes des mosaïques représentant les dieux Bacchus et Hercule, des animaux, des poissons, des plantes, des oiseaux. C'est là aussi que furent mises à jour des œuvres d'art comme la tête du jeune Berbère, le chien, le vieil artisan à la verrue, un buste magnifique de Caton d'Utique. Elles témoignent du goût raffiné des hauts fonctionnaires et des riches bourgeois de Volubilis.

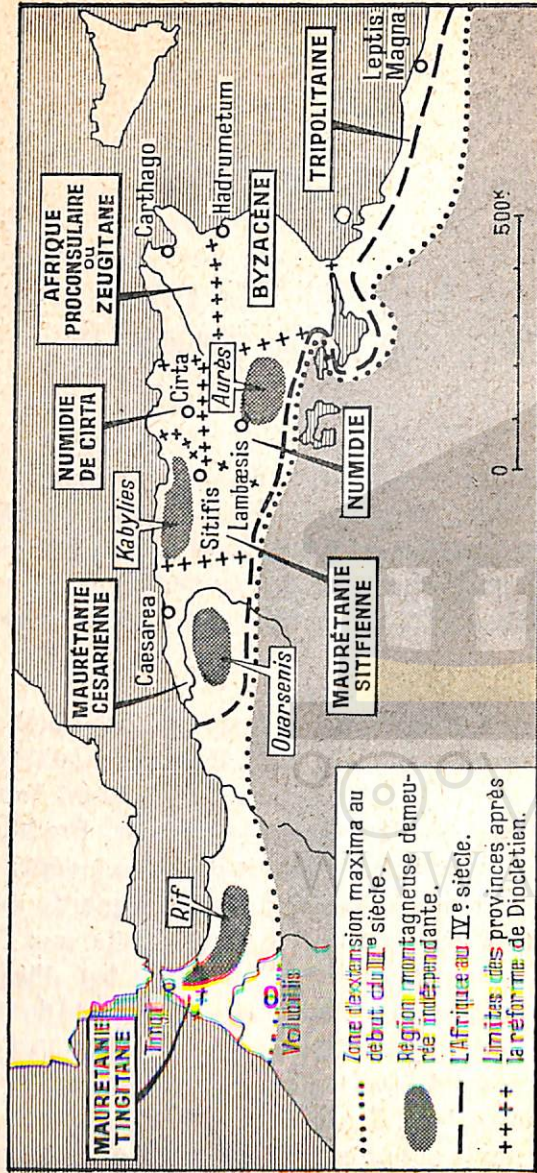
IX

LA FIN DE LA
DOMINATION ROMAINE

A PRÈS la grande période des Antonins et des Sévères, l'Afrique du Nord fut bouleversée par des troubles militaires et des insurrections. Au travers de ces événements se manifeste, dirigée contre la domination romaine, la volonté d'indépendance des Berbères.

L'assaut des Berbères indépendants.

Pendant un demi-siècle (235-285), des troubles militaires déchirèrent l'empire. Les généraux se disputèrent le pouvoir. Profitant de l'affaiblissement de l'autorité, les Berbères indépendants multiplièrent leurs assauts. Les montagnards débouchèrent dans les plaines, livrant bataille aux forces romaines, pillant les fermes, menaçant les villes. Les nomades du Sud, montés sur des chameaux dont l'introduction est due aux Sévères, forçaient les limes. Les provinciaux, irrités par les abus des percepteurs d'impôts, se révoltaient. Toutes ces audaces furent encore favorisées par la suppression temporaire de la III^e Légion



Carte 5.
L'AFRIQUE ROMAINE APRÈS LE III^e SIÈCLE

Auguste parce qu'elle avait saccagé la Proconsulaire et tué le gouverneur Gordien dont les Carthaginois avaient fait un empereur. A l'Ouest, les tribus rassemblées sur les hauts plateaux et le Moyen Atlas, dans le puissant royaume des Baquates, accentuaient leur pression sur la Maurétanie Tingitane et coupaient ses relations terrestres avec la Maurétanie Césarienne.

L'état d'insécurité et les destructions désorganisèrent l'agriculture et le commerce. Ils plongèrent dans la gêne les bourgeois des villes qui possédaient des champs dans la campagne avoisinante. Beaucoup s'appauvrirent et, ayant dû vendre leurs terres aux grands propriétaires, se transformèrent en métayers ou en ouvriers agricoles.

Les empereurs du Bas-Empire. Le recul.

Les grands empereurs du Bas-Empire, Dioclétien (285-305) et Constantin (312-337), après avoir mis fin aux troubles militaires, s'efforcèrent de réorganiser l'empire. En Afrique, comme ailleurs, l'organisation provinciale fut remaniée. Les grandes provinces d'autrefois furent morcelées en provinces plus nombreuses et plus petites. Les gouverneurs n'eurent plus que des pouvoirs civils et furent soumis au vicaire résidant à Carthage. Les pouvoirs militaires furent confiés à des généraux subordonnés à un commandant en chef, le comte d'Afrique. Mais le fait important fut l'évacuation, décidée par Dioclétien, de l'Oranie, à l'exception d'une bande côtière, et du Maroc en dehors de la presqu'île de Tanger. Volubilis évacuée, Tingi devint la capitale. La Tingitane, rattachée à

l'Espagne, cessa alors de faire partie de l'Afrique romaine.

Dioclétien et Constantin voulurent aussi réparer les ruines accumulées par les guerres civiles. Quelques villes africaines retrouvèrent une partie de leur prospérité. Mais la plupart demeurèrent dans une situation difficile. La population avait diminué. L'argent des caisses municipales ne permettait même pas de réparer les monuments endommagés. La misère des petites gens s'aggravait parce que tout devenait plus cher et les impôts plus lourds. Chacun essayait d'échapper à ses obligations, les paysans désertaient les domaines et les bourgeois ne voulaient plus être décurions. Les empereurs décidèrent alors que chaque habitant conserverait sa condition et que les enfants auraient la profession et les charges du père : cultivateurs, soldats ou administrateurs municipaux responsables de la levée de l'impôt.

Seuls, dans la détresse générale, les grands propriétaires, membres de l'aristocratie sénatoriale, continuaient à mener une vie fastueuse dans leurs demeures campagnardes.

Du même coup, ceux qui avaient été les amis de l'ordre romain et ses plus fidèles appuis en devinrent souvent les adversaires. Ils s'allièrent alors aux paysans ruinés et aux Berbères indépendants. Ces mécontents, dans l'espoir de mettre un terme à leurs souffrances, participèrent aux mouvements dirigés contre les riches et le pouvoir romain.

Comme si tout cela ne suffisait pas, des querelles religieuses vinrent ajouter au désordre.

Les progrès du christianisme africain.

Le christianisme était apparu au I^{er} siècle en Afrique et s'était rapidement propagé. Les fidèles dans les cités se groupaient en communautés ou « églises ». Chaque église avait à sa tête un évêque. Les évêques d'une même province tenaient des assemblées ou « conciles » pour discuter de la discipline et du dogme. Parfois, des assemblées plus larges avaient lieu à Carthage dont l'évêque s'imposait comme le chef de l'église d'Afrique. Il y eut parfois des persécutions parce que les chrétiens refusaient de célébrer le culte de l'empereur et apparaissaient ainsi comme de mauvais citoyens. Les martyrs les plus célèbres furent, à Carthage, Perpétue et Félicité, et l'évêque Cyprien que les Africains vénérèrent alors comme un saint (258).

Cyprien fut un grand évêque et un écrivain vigoureux. Il considérait que l'évêque de Carthage n'était inférieur en rien à celui de Rome. Attentif aux transformations sociales, il parlait dès l'année 250 « de ces riches qui ajoutent des domaines à des domaines et qui excluent les pauvres de leur voisinage » (trad. St. Gsell).

Il manifesta aussi son mépris pour certains chrétiens qui, terrifiés, faiblirent pendant les persécutions :

Certains, dit-il, n'attendirent pas d'être arrêtés pour monter au Capitole, d'être interrogés pour nier leur qualité de chrétiens. Beaucoup ont été vaincus avant l'heure du combat, ont mordu la poussière sans en venir aux mains et n'ont point eu le mérite de paraître sacrifier par la force (trad. du chanoine Bayard).¹

1. Dans Ch.-A. Julien; Histoire de l'Afrique du Nord, t. I, p. 203. Payot, Paris 1961.

Mais, l'orage passé, la propagande reprenait. On édifia des basiliques religieuses pour servir de lieux de réunion et de culte. C'est sur un corps vigoureux que s'abattit la grande persécution de Dioclétien (304-305). Pour en finir avec le christianisme, les édits impériaux ordonnèrent l'interdiction du culte, la destruction des basiliques et des livres sacrés, l'arrestation des évêques, puis l'exécution des chrétiens qui refuseraient de sacrifier aux dieux : certains chrétiens résistèrent et moururent dans les supplices. D'autres remirent les livres saints aux autorités et acceptèrent de célébrer le culte de l'empereur.

Après l'abdication de Dioclétien, tout s'apaisa (305). Constantin se montra même favorable aux chrétiens. Les églises se réorganisèrent et les basiliques furent relevées. Mais l'église d'Afrique ne jouit pas longtemps du calme retrouvé. Elle fut déchirée par un schisme : le donatisme.

Les chrétiens d'Afrique divisés par le donatisme.

Les donatistes, partisans de l'évêque Donat de Carthage, étaient des chrétiens intransigeants. Ils reprochaient à certains évêques de n'avoir pas été courageux pendant la grande persécution. Favorables aux petites gens parmi lesquels ils se recrutaient, ils voulaient que les mauvais, et ils désignaient ainsi les grands propriétaires, les usuriers, les puissants, soient écartés de la communauté chrétienne. La Numidie, où ils étaient nombreux, fut très agitée. Dans chaque cité s'opposaient l'évêque donatiste et l'évêque catholique. Les deux

partis discutaient, s'injuriaient, en arrivaient aux coups.

Les empereurs avaient vainement essayé de réconcilier les groupes ennemis. Mais, à partir de 350, ils modifièrent leur attitude. Les donatistes leur parurent dangereux. N'avaient-ils pas pour alliés ces ouvriers agricoles désespérés, les circoncellions, qui refusaient de payer leurs dettes, attaquaient les fermes, malmenaient les propriétaires, libéraient les esclaves? Bien plus, ils prirent le parti de princes kabyles, deux frères, Firmus et Gildon, qui voulaient séparer l'Afrique de l'empire. Firmus prit le titre d'empereur d'Afrique. Son frère, Gildon, qui l'avait trahi et avait reçu le commandement de l'armée, se révolta à son tour. Il affama Rome en arrêtant les expéditions de blé. Les empereurs durent envoyer leurs meilleurs généraux. Les deux insurgés, vaincus, se donnèrent la mort, Firmus en 375, Gildon en 398.

Saint Augustin (350-430). L'effondrement de la domination romaine.

Contre les donatistes, l'intervention de saint Augustin (350-430) fut décisive. Ce Berbère romanisé, né à Thagaste (Souk Ahras), évêque d'Hippone (Bône) en 395, fut un grand docteur de l'Église et fixa presque définitivement le dogme catholique. Adversaire impitoyable des donatistes, il fut amené à soutenir les riches contre les pauvres, le pouvoir établi contre les Berbères insurgés. En 411, il triompha. Les donatistes, condamnés, durent remettre leurs églises aux catholiques et ne furent

plus autorisés à tenir de réunions religieuses. Ils ne disparurent pas, mais furent bien affaiblis.

Enfin, comme depuis 391 des édits impériaux avaient fait du catholicisme la religion officielle, saint Augustin combattit aussi avec ardeur les païens qui, malgré les persécutions, demeuraient fidèles aux vieux cultes romains.

Mais ce qui restait de l'Afrique romaine était plongé dans le plus grand désordre. Dans l'empire d'Occident, séparé de l'Orient depuis 395 et envahi par les Barbares, l'empereur n'était plus obéi. En 430, Augustin mourait dans sa ville épiscopale assiégée par les Vandales. Les donatistes, les circoncillions et les Berbères indépendants étaient en pleine insurrection. La domination romaine s'effondrait.

X

L'OCCUPATION VANDALE ET BYZANTINE ET LES BERBÈRES INDÉPENDANTS

LES Vandales et les Byzantins succédèrent aux Romains en Tunisie et en Numidie. Les Berbères firent échouer leurs tentatives de perpétuer les méthodes romaines d'organisation et d'exploitation. Dans le reste de l'Afrique du Nord, les Berbères étaient indépendants.

Le royaume vandale (434-534).

Les Vandales étaient partis de Germanie. Après avoir traversé la Gaule, ils pénétrèrent en Espagne et occupèrent l'actuelle Andalousie. Mais la riche Afrique, avec son blé et son huile, les attirait. Montés sur les nombreux navires saisis dans les ports espagnols, ils débarquèrent à Tanger. Leur marche vers l'est fut rapide. Elle fut dévastatrice autant par leurs excès que par les destructions vengeresses opérées par les paysans et les donatistes. En 439, Carthage, occupée, devint la capitale du nouveau royaume.

Petit, boiteux, mais prince habile aux vues profondes,

le roi Genséric organisa solidement son État. Il installa ses guerriers sur les grands domaines de Tunisie enlevés à leurs propriétaires. Il s'empara de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne pour contrôler le commerce du blé vers l'Italie. Avec sa flotte, il organisa de fructueuses opérations maritimes dont la plus célèbre fut le pillage de Rome en 455. Par contre, il négligea la Numidie et la Maurétanie où il installa seulement quelques garnisons.

Après sa mort en 477, le royaume qu'il avait créé connut bien des difficultés. Le pouvoir royal fut affaibli par des querelles de succession. Les conquérants, amollis par les facilités de la vie coloniale, perdirent leur valeur guerrière. Comme ils étaient ariens — ils considéraient le Christ comme un prophète et non comme un dieu —, ils furent détestés par les catholiques qu'ils voulaient convertir et qu'ils persécutaient. Le danger berbère grandissait aussi. Les montagnards de l'Aurès se jetèrent sur les villes voisines, Théveste (Tébessa), Thamugadi (Timgad), Lambæsis (Lambèse), qui furent détruites. Au sud, des nomades chameliers venus de Tripolitaine semaient la panique dans les rangs de la cavalerie vandale.

La reconquête byzantine.

Le royaume vandale tomba en 534 sous les coups de Bélisaire, général de Justinien, empereur de Constantinople.

Justinien rêvait de reconstituer l'empire romain par la reconquête de l'Occident. Il hésita cependant longtemps avant de décider l'expédition d'Afrique. Ses ministres n'étaient pas favorables. Ils redoutaient la puissance de

la flotte vandale et les dépenses considérables qu'entraînerait l'expédition. Mais un évêque vint lui dire que Dieu l'ordonnait et assurait le succès.

Voici comment Procope, fonctionnaire de la cour impériale, qui fit le récit des « Guerres du règne de Justinien », raconte les préparatifs. Justinien...

... préparait contre l'Afrique une armée composée de 10.000 fantassins et de 5.000 cavaliers, tant romains que fédérés. La flotte était composée de 500 bateaux de transport..., les navires étaient montés par 20.000 matelots... Il y avait de plus 92 vaisseaux longs à un rang de rames, armés en guerre... Bélisaire, pour la seconde fois général des armées de l'empire d'Orient, avait été revêtu par l'empereur du commandement suprême de toutes ces forces¹.

Solennellement, en présence de l'empereur, de la cour et du patriarche, « Bélisaire mit à la voile avec sa femme Antonine et Procope, l'auteur de cette histoire... ».

Bélisaire triompha. Mais l'autorité byzantine fut assez limitée. Elle ne s'exerça que sur la Tunisie et une partie du Constantinois. Plus à l'ouest, les ports de Dellys, Tipasa, Cherchel, Ceuta et Tanger furent occupés. Des murailles et de puissantes forteresses furent construites pour la défense des provinces.

Justinien demanda que l'ancien ordre romain fût rétabli. Les grands domaines confisqués par les Vandales furent restitués aux descendants des anciens propriétaires. L'Église catholique retrouva ses biens et son influence. L'administration montra une âpre voracité.

1. PROCOPE : La Guerre des Vandales, chap. XI-XII (d'après DUREAU DE LA MALLE : Algérie, histoire des guerres des Byzantins, Librairie Firmin Didot, Paris, 1852).

Elle leva de lourds impôts, rassembla du blé et de l'huile pour Constantinople, recruta des contingents pour l'armée. Les petites gens souffrirent plus encore qu'au cours des siècles précédents.

Aussi l'existence de l'Afrique byzantine fut-elle constamment agitée par des révoltes de paysans, des insurrections de tribus, les attaques des montagnards et les incursions renouvelées des nomades chameliers du désert. Souvent aussi, de hauts fonctionnaires, généraux et gouverneurs, voulurent profiter de l'éloignement de l'empereur pour se rendre indépendants. Carthage, encore prospère au V^e siècle, n'était plus que l'ombre d'elle-même. C'est dans un pays ruiné, en pleine décomposition, que pénétra la première armée arabe en 647.

Les Berbères indépendants. Hors des territoires occupés par les Vandales, puis par les Byzantins, les Berbères étaient indépendants. Leur histoire continue de demeurer à peu près inconnue. Bien des convulsions et des misères que connurent alors la Tunisie et la Numidie leur furent sans doute épargnées. Ils constituaient des confédérations de tribus et des principautés. Il y eut même formation de royaumes où furent associés les habitants romanisés des villes et les habitants des tribus. Au sud de Tiaret subsistent les imposants tombeaux, appelés djedar, de princes qui étaient berbères et chrétiens. Ils donnent à penser que là se trouvait le centre d'un vaste royaume qui, au VI^e et au VII^e siècle, s'étendait peut-être de la Moulouya à l'Aurès. On peut imaginer aussi que le fondateur de la dynastie fut ce Masuna qui,

dans une inscription trouvée à Lamoricière et datée de 508, se dit « roi des tribus de Maures et des Romains ».

Au Maroc, quelques rares inscriptions découvertes à Volubilis indiquent qu'il y avait encore en l'an 655 une communauté latine et chrétienne qui entretenait des relations avec d'autres communautés de l'ancienne Maurétanie césarienne à Pomaria (Tlemcen) et Altava (Lamoricière). Mais, si de nombreux Africains étaient encore chrétiens, d'autres étaient juifs. La majorité était païenne et continuait d'adorer les génies des sources et des arbres, des grottes et de l'air, ou le bélier, roi du troupeau.

Après l'arrivée des Arabes porteurs de l'Islam et de formes nouvelles de civilisation, le christianisme et la langue latine subsisteront encore dans quelques localités pour s'éteindre progressivement. Il ne restera alors à peu près rien de la colonisation romaine si ce n'est les ruines impressionnantes qui parsèment le sol africain.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Outre les grands manuels, consulter :

CH. A. JULIEN : Histoire de l'Afrique du Nord T. I. Des origines à la conquête arabe. 2^e édit., revue par Ch. Courtois. Paris, 1951. Excellente bibliographie. Ouv. réimprimé en 1961.

Histoire générale du Travail : Préhistoire et Antiquité. Postface de **A. Aymard**. Paris, 1959.

Y. LACOSTE, A. NOUSCHI, A. PRENANT : L'Algérie, Passé et Présent. Éditions sociales. Paris, 1960.

L. BALOUT : Préhistoire de l'Afrique du Nord. Paris, 1955.

P. BIBERSON : Le paléolithique inférieur du Maroc atlantique. Casablanca, 1961.

Voir aussi l'article de :

P. GÄCIC : « En Afrique romaine : classes et luttes sociales, d'après les historiens soviétiques » dans les Annales (Économie, Sociétés, Civilisations), oct.-déc. 1957, pp. 650-661.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TABLE DES MATIÈRES

1. La préhistoire en Afrique du Nord.....	9
2. Le pays et les hommes. Les Berbères.....	17
3. Phéniciens et Carthaginois	23
4. Carthage, Rome et les royaumes berbères.....	31
5. La conquête de la Berbérie par Rome	37
6. La Berbérie romaine aux deux premiers siècles de l'empire : le gouvernement et la défense..	43
7. La Berbérie romaine aux 1 ^{er} et 2 ^e siècles : la vie humaine et économique.....	53
8. La Berbérie romaine aux 1 ^{er} et 2 ^e siècles : la vie urbaine.....	61
9. La fin de la domination romaine	67
10. L'occupation vandale et byzantine et les Berbères indépendants	75

CARTES

Carte 1 : Principaux sites préhistoriques	8
Carte 2 : Relief de l'Afrique du Nord	16
Carte 3 : Le monde berbère et les comptoirs phéniciens	24
Carte 4 : L'Afrique romaine	44
Carte 5 : L'Afrique romaine après le III ^e siècle ..	68

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

L'homme de Rabat : mâchoire inférieure.
L'âne et les deux ânon (Djebel Amour).
Antée et Hercule.
Massinissa.
Jugurtha.
Cavalerie maure.
Le camp de Lambèse.
Mosaïque de travaux champêtres (Cherchel).
Volubilis (plan).
Volubilis : voie dallée et arc de triomphe.
Vieil artisan (Volubilis).
Mosaïque du seigneur Julius.
Hippo Regius (Bône) : grande basilique chrétienne.
Tébessa : muraille et porte byzantines.

Sur la couverture :

Volubilis : tête de jeune Berbère.

Achevé d'imprimer
le 10 février 1964
par l'Imprimerie CRÉTÉ
à Paris, Corbeil-Essonnes.

N° d'édition : 899.
Dépôt légal : 1^{er} trim. 1964.

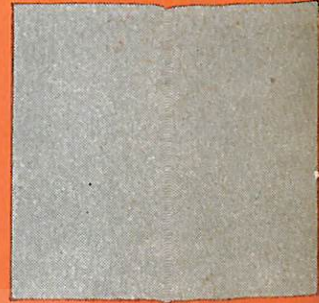
Ce livre traite du passé de l'Afrique du Nord, depuis les origines jusqu'à l'arrivée de la première armée arabe.

Ce passé est complexe et pose parfois de difficiles problèmes. Avec sûreté, l'auteur décrit les lents progrès des hommes préhistoriques, brosse le tableau du monde berbère, étudie la domination carthaginoise et le royaume du grand Massinissa. La civilisation berbère, fécondée d'influences puniques et grecques, aurait pu alors, semble-t-il, se développer et s'épanouir ; la conquête romaine le lui interdit.

L'Afrique romaine est plus familière bien que tout soit loin d'être éclairci : gouvernement et défense, population, organisation de l'exploitation en fonction de Rome et au profit d'une minorité, vie urbaine sont passés en revue.

Puis vient la fin. La révolte des Berbères se généralise et ne cesse plus. L'armature romaine, puis celle des États vandale et byzantin qui l'ont relayée s'effritent. L'Église chrétienne, devenue officielle, n'échappe pas au naufrage.

Un livre simple, aux vues souvent neuves, qui aidera à la connaissance de l'Afrique du Nord.



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

- | | |
|--|-------|
| Albert AYACHE : Le Maroc | 8,50 |
| Pierre BOÏVEAU : Madagascar | 9,90 |
| Jean CHESNEAUX : Le Viêt-Nam | 7,50 |
| R. PALME-DUTT : L'Inde aujourd'hui et demain. | 7,50 |
| Marcel ÉGREY AUD : Réalité de la nation algérienne | 8,00 |
| Marcel ÉGREY AUD : L'Orient soviétique.... | 8,00 |
| Y. LACOSTE, A. NOUSCHI, A. PRÉNANT : L'Algérie, passé et présent | 16,00 |
| Pierre SEBAG : La Tunisie | 5,00 |
| Jean SURET-CANALE : Afrique noire, I. Géographie, Civilisation, Histoire | 16,00 |
| II. L'ère colonialiste ...
(Sous presse.) | |
| P. VILAR, H. CLAUDE, R. GARAUDY, G. FOURNIAL, R. LABARRE : Éveil aux Amériques, Cuba.. | 8,00 |

Prix : 8.F. (+ T.L.)

Bibliothèque de Djamaïgha